

LA REVUE DU CAIRE

*ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE*

(Section Egypte)

LA REVUE DU CAIRE

L'ARBRE DE MISÈRE.

Voici un tableau de la vie de province en Égypte à la fin du siècle dernier et au début du xx^e. Je l'ai brossé de mémoire pendant une villégiature au Liban.

Il est naturel que je dédie cette histoire à ce beau pays, en reconnaissance de l'accueil que j'y ai reçu et des bienfaits dont je lui suis redevable.

I

Les deux hommes venaient de terminer leur prière de l'après-midi. Selon leur habitude, à la fin de cette obligation rituelle, ils avaient récité de nombreuses litanies et de multiples invocations pour célébrer la gloire, l'unité et la majesté divines. Ils quittèrent leur place pour aller s'asseoir sur une petite estrade dans un angle de la chambre. Cette banquette, assez confortable, n'était pas formée de terre battue ni de briques crues, mais de briques cuites recouvertes de marbre. Elle était garnie de tapis et de coussins rembourrés, comme on en trouvait dans les demeures des négociants aisés et des gens de la bonne société, qui mettaient leur point d'honneur à imiter les maîtres turcs. Les deux hommes s'étaient à

peine installés qu'un domestique présentait à l'un d'eux une longue pipe, tandis qu'un autre serviteur apportait le café. Le premier, l'homme à la pipe, n'était pas de la localité : il était venu du Caire pour rendre visite à son ami, par affection, certes, mais non sans perdre de vue son intérêt. Une ou deux fois par an, il débarquait dans la région avec cette double intention. Les deux compères burent leur café à petites gorgées, sans prononcer une parole. Pendant que le premier commençait à fumer, l'autre tirait de sa poche une boîte ovale : il la fit jouer un instant dans sa main, l'ouvrit, porta ses doigts à ses narines, huma une prise et remit la tabatière dans sa poche. Puis il baissa la tête dans l'attitude d'un homme qui attend ou qui s'abandonne à une rêverie lointaine, mais son ami cairote ne lui en laissa pas le temps et dit sur un ton qui voulait être flegmatique :

— Mon pauvre Abou Khalid, j'ai bien peur que nous ayons eu tort et que nous ayons imposé à ce jeune homme une tâche au-dessus de ses forces.

Abou Khalid fit semblant de n'avoir donné aucune importance à ce qu'il venait d'entendre :

— Quelle tâche, Abou Salih? interrogea-t-il sans aucune gêne dans la voix.

— Depuis ce mariage, reprit Abou Salih, je n'ai jamais pu voir ma fille sans avoir pitié de ce jeune homme... Il a vraiment droit à ma compassion! En vérité, je n'ai jamais rencontré femme plus mal faite, plus dépourvue de charme, avec un visage aussi ingrat.

Alors Abou Khalid se fâcha et répliqua avec véhémence :

— Nous avons agi au mieux des intérêts communs et nous ne prenions pas la responsabilité du bonheur ou du malheur de nos enfants. C'est ta seule fille et c'est mon fils unique ; tu possèdes une grosse fortune et mon commerce est florissant. Nous sommes liés depuis longtemps par notre association et par une vieille amitié. Il nous avait donc paru normal d'unir nos deux enfants pour leur laisser cette fortune.

Avant de pousser plus loin ce dialogue, il est nécessaire de faire connaître les deux hommes qui échangeaient leurs confidences. Originaire du Caire, Abou Salih appartenait à cette classe moyenne, dont la situation s'était sensiblement améliorée au milieu du dernier siècle. A cette époque, une certaine liberté avait été rendue aux Égyptiens et le progrès matériel leur avait procuré un peu d'aisance. Depuis plusieurs générations, ses ancêtres avaient été des gens de boutique. Tout enfant, Abou Salih Abd el-Rahman avait vu son père Moustafa se livrer au commerce, et du reste, on le lui avait souvent répété, sa famille n'avait jamais eu d'autre profession que le négoce. La réussite était d'ailleurs récente, et on la devait à l'impulsion de Moustafa. Puis, avec Abd el-Rahman, les affaires avaient connu un accroissement prodigieux : sa clientèle, débordant le Caire, était répandue en province, et même assez loin de la capitale. Il vendait du café, du sucre, du riz et du savon, et s'était à peu près arrêté à ces articles. Abd el-Rahman avait grandi dans la maison familiale, au quartier de Khoronfich, et avait partagé l'existence traditionnelle de ses concitoyens : il avait fréquenté l'école primaire pour apprendre par cœur un peu de Coran, avait suivi les cours d'el-Azhar afin d'acquérir des rudiments d'instruction religieuse ; puis il avait aidé son père et fait à cette occasion quelques tournées en province. Devenu propriétaire à la mort des siens, il avait donné à son établissement une extension considérable.

Abd el-Rahman avait acheté au Caire, au marché aux esclaves, une jeune Abyssine, ou prétendue telle, en tout cas, elle était noire et possédait les caractéristiques plus ou moins accusées des femmes originaires de la côte orientale de l'Afrique. Abd el-Rahman, voulant se conduire dignement envers cette esclave, l'affranchit et l'épousa. Elle lui donna trois enfants, dont deux garçons. L'aîné, Salih, — d'où son surnom d'Abou Salih, — avait reçu la même éducation que son père et était devenu

son associé. Le cadet, Mohammed, avait été dirigé vers un niveau social supérieur : en fin de compte, son bagage de connaissances restait mince, comme fâcheuses ses dispositions commerciales. Il était un de ces jeunes désœuvrés, une de ces victimes de la société, qu'on rencontre dans les périodes de transition ou de rénovation, au moment où une antique civilisation, bien ancrée, se heurte à de nouvelles manières d'être. Enfin il avait eu une fille, du nom de Nafissa. Dieu l'avait dotée d'une vilaine tournure et d'un physique difforme, et ce manque de grâce semblait refléter la somme des imperfections que les deux familles de ses parents avaient pu se transmettre d'une génération à l'autre. Nafissa avait été élevée avec la sollicitude la plus attentive et dans un douillet bien-être, comme si Abd el-Rahman et la négresse sa compagne avaient voulu, par un surcroît de tendresse et de câlineries, compenser l'avarice de la nature. Et ils redoublaient leurs marques d'affection devant la cruauté des deux frères, toujours prêts à se moquer des traits vulgaires de Nafissa. A passer d'un extrême à l'autre la pauvre créature avait gagné un terrible complexe. Elle aimait le luxe au point de ne pouvoir renoncer à ses douceurs : elle en avait fait une règle de vie. Douée d'une sensibilité aiguë, surtout pour ce qui la touchait, de près ou de loin, elle se tourmentait de tout, même de faits insignifiants : elle s'imaginait que tous les propos la concernaient, soit par allusions, soit par volonté plus précise de la blesser. Nafissa s'épanouissait en compagnie de ses parents, se sentait découragée en présence de ses frères ou d'autres personnes. La solitude la plongeait dans de terribles angoisses et la rendait hésitante. A quel parti s'attacher ? A l'amour de ses parents, fait de bonté et de pitié, dont elle ressentait les effets même loin d'eux ; ou à la répulsion de ses frères ; ou encore à cette commiseration de commande qu'elle discernait chez les amis de sa famille ? Toujours est-il que son caractère était guindé et manquait d'effusion, il se différenciait en tout

cas du tempérament normal de ses semblables. Cette enfant gâtée sautait brusquement du calme à la colère ou réciproquement, et le plus souvent se renfermait dans un état intermédiaire, qui n'était ni la sérénité ni l'irritation, mais une inquiétude continue, une peur de tout, une aversion généralisée. Cela n'était pas fait pour diminuer les effusions de ses parents, qui les intensifiaient sans chercher à déguiser leur prédilection au détriment des deux garçons.

La famille fut endeuillée par la mort de ces deux fils dans des circonstances qu'il est inutile d'exposer, et Nafissa devint ainsi l'objet exclusif de la chaude tendresse dont ses parents étaient capables.

Abd el-Rahman était souvent obligé de quitter le Caire pour son commerce et de se rendre dans une localité de province qui, à cette époque, était au bout du monde. Il n'y avait alors ni chemins de fer ni automobiles : on voyageait à dos de bêtes et à bord de bateaux qui descendaient ou remontaient le Nil. Avant de partir, Abd el-Rahman affrétait une petite flottille, puis quand il estimait que le temps écoulé depuis sa mise à la voile avait été suffisant pour lui permettre de parvenir au but, il se mettait en route lui-même pour cette randonnée lointaine et arrivait avant ses vaisseaux. Dès la venue de ceux-ci il commençait ses opérations commerciales, vendait et achetait, faisait des échanges, puis ramenait au Caire ses barques, délestées de leurs marchandises et chargées de nouveau d'autres articles, dont il escomptait l'écoulement dans la capitale. Cette façon de procéder l'obligeait à faire hors de chez lui des séjours plus ou moins longs, et il lui était ainsi nécessaire de choisir parmi ses collègues des amis assez intimes pour leur demander l'hospitalité, quitte à leur rendre le même service lorsqu'ils étaient appelés au Caire.

Son correspondant en cette ville était Abou Khalid, de son nom Ali ibn Sallam, qui était aussi depuis longtemps dans les affaires. Il avait vécu enfant dans un village

de la Basse Égypte, au sein d'une de ces familles qui se consacraient à l'élevage et y amassaient des fortunes. Un beau jour, son père Sallam s'aperçut que les habitants du village étaient forcés, bien malgré eux, d'acquérir des terres et de les faire valoir. Or il lui répugnait particulièrement de devenir agriculteur, pour ne pas être exposé, comme tous les paysans, à d'injustes brutalités et à de pénibles avanies : coups de fouet qui venaient les faire souffrir dans leurs corps lorsqu'ils étaient en faute envers leurs maîtres ou vis-à-vis du Gouvernement, ou même sur le seul soupçon d'une négligence. Aussi Sallam emmena au plus vite sa famille, son or et son argent en Haute Égypte. Il se fixa dans une ville et se remit au commerce, mais il abandonna l'élevage pour se spécialiser dans la vente du café, du sucre, du riz et du savon. Il fit des bénéfices palpables et put léguer à son fils Ali un capital appréciable. Mais Sallam avait surtout transmis à son rejeton les traits dominants de sa personnalité, l'amour de la liberté, l'indépendance en face du pouvoir, enfin une propension très nette à ne pas se soumettre à un mode d'existence imposé par la force ou par la loi. Ainsi, à sa majorité, lorsque Ali apprit que le Gouvernement voulait incorporer les jeunes gens dans l'armée, il n'hésita pas à se couper le pouce, ce qui, au moment du tirage au sort, le fit déclarer inapte au service militaire.

Il eut un fils, Khalid, qu'il destinait à l'école primaire, dont il était lui-même sorti. C'est à cette époque que l'État décrétait l'instruction obligatoire dans ses établissements, repaires du péché et du mensonge, pensait Ali. Il s'empressa donc d'arracher son fils à la ville pour lui réserver un enseignement traditionnel, lui faire apprendre le Coran par cœur, accroupi sur une natte grossière. Il désirait l'écarter à tout prix de ces collèges dans lesquels les études étaient sans valeur, où les enfants se tordaient la mâchoire pour parler le turc et un autre idiome qu'on appelait la langue française. Ali détestait

cordialement les Turcs : il se représentait le Turc comme un tyran et un rustre, qui ne connaissait ni justice, ni foi, ni loi, ni honneur. Il nourrissait des préventions aussi vivaces contre les Français et se plaisait à répéter tout le mal qu'on débitait sur leur compte. Mais il aimait les monnaies françaises, les préférait à toutes les autres, au point qu'il convertissait immédiatement en napoléons tout l'or et tout l'argent qu'il avait pu économiser.

Son fils Khalid atteignit ainsi sa vingtième année. Il n'était pas bon à grand'chose, sinon à psalmodier le Coran de mémoire. Il aidait son père de façon irrégulière : assidu par moments à son travail, à d'autres il disparaissait. Il fréquentait alors les mosquées, assistait aux prières, écoutait les cheikhs et les prédicateurs. La nuit venue, il recherchait la société des chefs de congrégations religieuses et prenait part aux séances de *zikr*. Le père voyait d'un très bon œil une telle dévotion, dans laquelle son fils puisait des principes de piété et de soumission à Dieu. Il s'efforçait de le faire admettre à la confrérie qu'il avait autrefois choisie, et il chargea son ami cairote Abd el-Rahman d'obtenir de son cheikh un titre d'affiliation. Ali fut tout heureux d'y avoir réussi. Dès lors, Khalid se voua corps et âme à son cheikh et à sa petite communauté plus qu'au commerce. Le cheikh en vint à craindre de le voir sombrer dans le mysticisme et s'anéantir dans l'extase religieuse. Un soir, peu avant le début d'une séance de *zikr*, le cheikh dit à son père en présence de l'ami Abd al-Rahman :

— Ali, marie ton fils ! Abd el-Rahman t'aidera en ce sens. J'appréhende pour lui l'état mystique, auquel sa nature ne le prédispose pas.

Et le cheikh compléta sa pensée par cette citation du Coran :

— *Nous avons proposé au ciel, à la terre, aux montagnes, le dépôt de la foi ; ils ont refusé de s'en charger, ils ont tremblé de le recevoir. L'homme s'en chargea, et il est devenu injuste et insensé.*

Les deux compères prirent congé du cheikh à la fin du

zikh. En cours de route, sans se communiquer leurs impressions, ils songeaient au conseil que le cheikh avait donné à Ali de marier son fils, et à Abd el-Rahman de collaborer à cette tâche. Ali alla retrouver les siens auxquels il ne souffla mot de la question, et il termina la soirée comme d'habitude par une courte prière avant de se coucher et la récitation du verset du Trône au moment de s'étendre sur son lit. Les deux hommes se rejoignirent le lendemain matin : déjà le soleil noyait la terre d'une nappe dorée et épandait sur la cité une traînée éclatante. Ali salua son ami, s'enquit de la façon dont il avait passé la nuit et l'interrogea sur l'emploi éventuel de sa journée. Le domestique servit le café, qui fut absorbé sans hâte, dans un mutisme que seuls venaient interrompre des propos insignifiants. Soudain Ali se retourna vers son compagnon :

— Comment entends-tu le conseil du cheikh avant le *zikh* ?

Abd el-Rahman se mit à rire.

— C'est assez limpide, dit-il. Le cheikh est inquiet de la conduite de ton fils. Aussi t'ordonne-t-il de le marier, ce qui le replongera dans la vie du monde et l'éloignera d'une discipline trop puritaine. Il n'a rien pour faire une carrière religieuse et il est destiné, comme toi, à devenir commerçant. J'ai cru comprendre enfin qu'il m'invitait à t'aider et, bien entendu, je suis à ton entière disposition.

— M'aider en quoi ? et de quelle manière ? reprit Ali.

— Je l'ignore. Le cheikh procède souvent par phrases sibyllines qu'on ne saisit pas du premier coup. Si je ne craignais de te désobliger, je te demanderais si tu as des soucis d'argent.

Ali partit d'un bon éclat de rire.

— Nous sommes des marchands tous deux et, en pareille matière, l'un de nous ne peut rien cacher à l'autre. N'ai-je pas fait honneur à ma signature sans avoir demandé un délai, ni à toi ni à d'autres ? T'imaginerais-tu que j'aie des ennuis financiers ?

— C'était bien la question que je me posais depuis hier soir. Les êtres généreux de ton espèce sont parfois si durs pour eux-mêmes qu'ils ne laissent soupçonner à personne ce qu'ils désirent cacher. Tu sais l'amitié fraternelle qui me lie à toi? Je suis disposé à te prêter toute l'assistance dont tu pourrais avoir besoin dans ton commerce ou pour le mariage de Khalid. J'éprouve pour lui la même affection que pour les deux fils que j'ai perdus.

— Que Dieu te bénisse dans ta fortune et dans ta descendance ! répondit Ali. Mais quelle signification donnes-tu au verset coranique que le cheikh a cité?

— J'avoue mon embarras. Je suppose que cette foi, c'est l'état de dévotion qui tente ton fils, alors qu'il a été créé pour le commerce et la vie matérielle. Il ne faut pas trop nous creuser la cervelle lorsque nos cheikhs font usage de versets coraniques ou de traditions du Prophète, ils se dirigent d'après des considérations supérieures dont la valeur ne s'impose pas d'emblée à nos intelligences paresseuses. Si nous voyions clair à tout ce qu'ils disent, nous serions, nous aussi, des maîtres et des cheikhs. Or, tu sais que cela ne nous est pas possible.

— J'irai donc voir le cheikh pour lui demander de préciser sa pensée, conclut Ali.

Les deux amis ne modifièrent pas leur emploi du temps : prière de l'après-midi, café, pipe et prise de tabac. Puis ils s'acheminèrent chez le cheikh et s'installèrent dans le cercle de ses élèves et de ses disciples : ils s'y attardèrent plus longtemps qu'ils n'auraient voulu, car si Ali avait le plus vif désir d'avoir des explications, il n'osait pas le formuler. Vint le moment de la prière du crépuscule et le cheikh, se tournant vers Ali, lui répéta avec un bon sourire :

— Ali, marie ton fils ! Abd el-Rahman t'aidera en ce sens. J'apprends pour lui l'état mystique, auquel sa nature ne le prédispose pas.

Puis il scanda de nouveau le même verset du Coran. Ali le voulait questionner, mais le cheikh s'était déjà levé pour faire face à la kibla et tout de suite commençaient les

exercices religieux auxquels prirent part derrière lui élèves et disciples.

Ce pieux devoir rempli, le cheikh n'était à la disposition de personne, il continuait ses oraisons surrogatoires jusqu'à la nuit, et après la dernière prière, se remettait à psalmodier ses litanies plus ou moins longtemps, suivant qu'un *zikh* était ou non prévu. Il ne se consacrait à ses visiteurs qu'à une heure avancée de la nuit. Nos deux amis demeurèrent un bon moment parmi les fidèles, s'associèrent aux prières en commun, puis finirent par se retirer sans qu'Ali eût trouvé le moyen d'interroger le cheikh. Le malheureux revint vers les siens perdu dans ses réflexions, dont il ne souffla mot : il fit une courte prière, s'allongea sur son lit en récitant le verset du Trône et s'abandonna au sommeil. Le lendemain matin, il était aussi perplexe que la veille, s'évertuant vainement de débrouiller le mystère de cette collaboration d'Abd el-Rahman, à laquelle le cheikh avait fait allusion. Mais sa résolution prenait corps : il arracherait sans faute au cheikh le mot de l'énigme. Les deux amis se rendirent chez le cheikh, accomplirent avec lui les prières du crépuscule et du soir, se mêlèrent au chœur des récitations rituelles, en attendant l'ouverture du *zikh*. C'est alors que le cheikh se tourna d'un coup vers eux et adressa à Ali pour la troisième fois les mêmes paroles, suivies du verset coranique. Ali allait l'entreprendre, mais le cheikh le coupa avec bonhomie :

— Loué soit Dieu !

Et regardant Abd el-Rahman :

— Comment va Nafissa ?

Et il fit le signe convenu pour le *zikh*.

Ce fut une illumination soudaine pour les deux amis, tellement surpris qu'ils ne purent articuler une seule phrase ni poser une seule question. A leur retour au logis, ils rompirent enfin le silence :

— As-tu compris maintenant le sens de cette participation ? interrogea Abd el-Rahman.

— J'avais saisi dès la première nuit, répondit Ali, mais je n'en étais pas complètement sûr et n'osais envisager cette hypothèse, à plus forte raison, t'en entretenir.

— Cette pensée ne m'était pas venue, avoua Abd el-Rahman, j'ignorais que le cheikh connût l'existence de ma fille Nafissa.

— Le cheikh, dit Ali, est au courant de tout ce qui touche ses élèves et ses disciples. Mais quelle est ton idée sur l'ordre qu'il nous a donné?

— Nous consulterons Dieu et nous en reparlerons demain.

Sur cette déclaration finale d'Abd el-Rahman, Ali alla retrouver sa famille et s'écria dans un transport de joie :

— Bonne nouvelle, Omm Khalid, nous irons bientôt au Caire.

Omm Khalid ne maîtrisait pas son bonheur :

— O saints descendants du Prophète, puissions-nous recueillir une part de vos bénédictions !

Mais déjà tourné vers la kibla, son époux était en oraison.

II

Le lendemain matin, à l'heure du café, l'entretien des deux amis fut court, rapide, décisif. C'est Ali qui attaqua le premier :

— As-tu consulté Dieu ?

— Le Tout-Puissant dit vrai, répondit Abd el-Rahman. *Il ne convient pas aux croyants des deux sexes de suivre leur propre choix, si Dieu et son apôtre en ont décidé autrement. Quiconque désobéit à Dieu et à son apôtre est dans un égarement manifeste.*

Et il ajouta :

— J'ai vu plusieurs fois en songe notre cheikh qui me répétait ce verset. En m'éveillant, j'avais acquis la conviction que la Providence déterminait mon choix.

Ali rendit grâces à Dieu, puis :

— Tends-moi la main et récitons la *Fatiha*.

— Minute ! répliqua Abd el-Rahman. Il nous faut d'abord régler trois objections.

— Et lesquelles ?

— En premier lieu, tu dois savoir que ma fille est une disgrâciée de la nature : elle a l'abord revêche et l'on ne peut la regarder sans répulsion ni dégoût. Deuxièmement, ton fils n'a pas que son père, il a aussi une mère, et celle-ci doit être renseignée autant que nous le sommes nous-mêmes ; il faut qu'en toute bonne foi tu lui rapportes ce que je viens de te dire de la laideur de ma fille. Enfin, Khalid sera son mari, et lui aussi doit être mis au courant. Il s'imaginerait peut-être que le cheikh lui procure une éblouissante fiancée, alors qu'il lui envoie une terrible épreuve.

— Allons, reprit Ali en riant, n'est-ce pas un ordre du cheikh ? Ne t'a-t-il pas communiqué ce verset pendant ton sommeil ? Pouvons-nous résister à une de ses injonctions ? Qui oserait enfin ne pas se conformer à un choix que Dieu a réglé d'avance ?

Sans plus tarder, il alla prévenir sa femme : son ravissement était indescriptible. Il s'enquit ensuite de son fils : on le chercha dans les mosquées et on finit par le lui amener quelques instants plus tard. Khalid apprit la nouvelle en souriant :

— Du moment que le cheikh le veut, dit-il en rougissant, c'est bien.

Quelques jours après, un bateau conduisait au Caire Abd el-Rahman et la famille du futur époux, et un mois ne s'était pas écoulé qu'un autre bateau rapatriait Ali et les siens dans leur province. Le nombre des voyageurs avait augmenté : ils étaient quatre.

III

Sans l'ombre d'une hésitation, Omm Khalid s'était pliée au désir du cheikh, et Khalid allait l'exécuter dans un esprit de béate satisfaction. Mais il n'est pas moins certain qu'Omm Khalid avait reçu un choc violent en voyant Nafissa : son cœur étouffait sous le coup d'une détresse désespérée, et si elle n'avait pas été une femme énergique, sachant se dominer, elle n'aurait pu dissimuler sa douloureuse affliction, ce qui aurait blessé la jeune fille et sa mère et, en définitive, contrecarré l'initiative du cheikh. Elle fit donc preuve d'une grande fermeté et cacha les rancœurs de sa déception. Mais aussitôt qu'elle fut revenue dans sa chambre, les larmes qu'elle comprimait s'échappèrent avec des sanglots incoercibles, et elle fit à son mari une scène épouvantable, proférant les pires horreurs et exhalant sa rancune sur le dos du cheikh. Ali essuya le feu de ces véhémentes récriminations avec un sourire, se bornant à répliquer : « *Il ne convient pas aux croyants des deux sexes...* » Mais comme elle continuait à le provoquer, il se mit franchement à rire :

— Vous autres, vous manquez toutes d'intelligence et d'esprit religieux, lui cria-t-il.

Pourtant elle persistait à vociférer contre lui : elle le poussa à bout en prétendant qu'il ne mariait pas son fils par obéissance envers le cheikh ni par soumission à la volonté de Dieu. C'était une manœuvre ourdie dans le plus grand secret. Il n'avait pas songé à unir son fils à la fille de son ami, mais à profiter par cette alliance de la fortune de son confrère : les deux malheureux n'étaient que des victimes immolées à l'ambition de mettre en commun un vaste capital, une grosse masse d'argent. Alors Ali réagit brusquement, il se planta face à sa femme

et lui déclara sur un ton catégorique, dont il eut toutes les peines du monde à refréner le courroux :

— Choisis ! Ou ce mariage aura lieu, ou bien le nôtre est rompu. Je le jure solennellement, nous reviendrons dans notre ville au nombre de quatre, ou tu iras seule retrouver les tiens.

Devant l'articulation de ce défi, Omm Khalid demeura un très long moment comme écrasée. Il se passa en elle une chose étonnante : elle aurait voulu pleurer, et les larmes se refusaient ; elle désirait se révolter, et son cœur n'en trouvait pas la force ; elle cherchait une riposte quelconque, mais aucun mot ne sortait. Il lui fallut quelque temps pour ressaisir son équilibre, elle se leva et quitta son époux. Une heure plus tard, celui-ci se présenta chez elle et la trouva qui avait repris son âme égale et patiente ; un faible sourire, navré, se figeait sur ses lèvres. Ali aborda sa femme d'un air enjoué :

— Eh ! bien, es-tu consentante ?

— Mon père, lui répondit-elle, avait l'habitude de dire lorsqu'il se trouvait en butte à une contrariété : « Nous acceptons le sort et le destin fixés par Dieu. » Mais sois-en certain, tu te repentiras de l'engager dans cette voie, et prends garde, en célébrant ce mariage, tu n'auras fait que planter dans ta demeure l'arbre de misère.

IV

Omm Khalid n'essaya pas d'empêcher son fils d'épouser Nafissa, elle ne tenta même pas de l'en dissuader. C'est ce qu'elle avait de mieux à faire, car une épouse doit être docile à son mari, et l'obéissance d'un fils à l'égard de son père est la meilleure preuve d'affection. Mais elle s'était soumise avec toute la répugnance qu'on peut imaginer : il ne convenait pas d'exciter le fils contre le père ni de le pousser à la révolte. En fin de compte

elle se décida à lui donner des conseils. Oh ! sans doute, elle ne chantait pas trop les louanges de la fiancée, elle ne la représentait pas comme une femme d'un charme attirant ni d'une beauté irrésistible, mais elle insinuait prudemment que, pour prendre femme, les jeunes gens ne doivent pas s'attacher aux qualités extérieures : les appas d'une femme, ajoutait-elle, constituent un piège plein de périls, et l'homme qui leur donne une importance trop exclusive s'expose à de cruels désagréments. Un mari, continuait-elle, doit se préoccuper d'autres considérations : il s'adjoint une compagne pour adoucir sa solitude, une mère de famille pour diriger son intérieur et élever sa progéniture. En fait son fils l'écoutait d'une façon distraite ; il pensait à toute autre chose qu'au charme et à la beauté, à la multitude de ses enfants ou à la constitution d'un foyer ; sa solitude ne lui pesait nullement et il ne sentait pas le besoin de la rendre plus gaie. Il obéissait à une consigne, un point, c'est tout : le cheikh lui prescrivait de se marier, il se mariait, et le reste viendrait en son temps.

Depuis son arrivée au Caire, le jeune homme s'inquiétait assez peu des pourparlers des fiançailles et des préparatifs de la cérémonie. Il visitait avec assiduité de nombreuses mosquées, celles où reposaient les saints et les descendants du Prophète : il ne quittait l'une que pour pénétrer dans une autre, lisait le Coran dans celle-ci, priait dans celle-là, s'imposait des circuits rituels autour de tous les tombeaux et de tous les cénotaphes, se passant la main sur le visage après les avoir touchés. Cà et là, il assistait aux leçons d'exégèse et de hadith, prêtait une oreille attentive aux homélies et aux sermons, et faisait son profit de ce qu'il avait entendu ; en somme, il enfouissait des merveilles séraphiques dans son cœur. La journée ne suffisait pas à satisfaire sa fringale de piété et il y consacrait une partie de la nuit : il ne rentrait qu'au moment où ses parents allaient se retirer dans leur chambre à coucher. Khalid conçut l'étrange idée de

faire une récitation intégrale du Coran dans certaines des principales mosquées, et il mit son projet à exécution dans les monuments funéraires de Sayidna Hussein, de Sayida Rokaiya, de l'imam Shafi'i, de l'imam Laith : puisqu'il portait le Livre saint dans son cœur, ce témoignage ne manquerait pas d'attirer sur lui les bénédictions célestes. Il s'en ouvrit à son père, qui en fut très heureux, confia la chose à sa mère, qui sourit. Cette dernière le prit à part et le pria de lui faire visiter les sanctuaires de la famille du Prophète : c'est dans l'espoir de ce pèlerinage qu'elle s'était réjouie de la nouvelle d'un départ pour le Caire. Mais son fils n'exauça pas son désir et continua à se délecter dans son égoïsme spirituel. Il renvoya sa mère à ses hôtes, qui se chargeraient bien de l'emmener dans les sanctuaires de son choix. Il était en effet hostile aux effusions féminines dans les mosquées et les mausolées, goûtait peu les façons câlines qu'avaient les femmes de se frôler aux sépultures, leurs demandes intéressées aux saints pour obtenir la satisfaction de leurs vœux et la réalisation de leurs espoirs. Il était, lui, imprégné d'une grâce supérieure et plus durable. Il y avait en lui un élan vers le surnaturel qui cherchait à s'exhausser, mais il n'avait pas le bagage voulu pour être préparé à cette exaltation. Il persévérait dans cette observance soutenue, se disant qu'un jour viendrait peut-être où le cheikh lui montrerait comment il faut s'y prendre pour atteindre aux sphères élevées de la sagesse, lui inculquerait une part de sa science mystique dont la plus faible parcelle ne tombe pas dans un cœur humain sans le remplir de savoir et de lumière.

Pendant ce temps, son père ruminait cette idée qu'il n'avait pas amené son fils au Caire pour le beau zèle dont il faisait preuve, mais pour un tout autre motif. Un jour, ou peut-être une nuit, il l'interpella :

- Demain, ne sors pas avant que je ne te parle.
- Pourquoi ?
- Parce que j'ai besoin de toi.

— Tu as besoin de moi au moment de la prière de l'après-midi, n'est-ce pas ?

— Non, mais dès celle du matin.

Ayant ainsi parlé, Ali vaqua à ses affaires. De toute évidence, s'il ne s'assurait pas de son fils au lever du jour, il ne pourrait mettre la main sur lui avant la tombée de la nuit. Le lendemain, il fit le tour des mosquées en compagnie de son fils, entendit quelques cours, récita avec lui un peu de Coran, puis le ramena à la maison à la fin de l'après-midi. Il ne le lâcha qu'après la célébration du mariage.

Quelques jours plus tard, l'union était consommée. Khalid n'avait rien trouvé à redire ni éprouvé aucun déplaisir, et sa jeune épouse lui avait procuré le plus parfait bonheur. En son for intérieur et devant Dieu, elle était pour lui d'un charme éclatant, c'était une femme gracieuse, aux regards enjôleurs, à la conversation captivante. Combien de fois n'avait-il pas supplié Dieu, à la fin de ses prières, de ne pas faire de sa future compagne un objet de tentation, qui risquerait d'affaiblir son penchant à la vie dévote et de le distraire de cette quête d'un raffinement de vertu. Cependant sa mère, bourrelée de remords, avait passé une nuit blanche, suivie d'une interminable journée de douloureuses appréhensions : elle redoutait la répugnance de son fils en présence de la nouvelle mariée, qui deviendrait insurmontable lorsqu'il découvrirait à la clarté du jour un aussi affreux visage. Son cœur était gonflé d'une amère tristesse à l'idée de la déconvenue et du désespoir de son enfant. Elle mesurait le désastre en songeant qu'un geste possible d'aversion ne manquerait pas de froisser la malheureuse épouse et ses chers parents. Mais elle trouva son fils béat et satisfait, sa jeune femme placide et ravie, si bien qu'au premier abord elle se rassura. Son apaisement devait être de courte durée et faire place à une stupeur effarante : c'était maintenant son propre fils qui la scandalisait. Elle avait toujours pensé qu'il

n'était pas dépourvu de finesse et lui avait consenti une certaine dose d'amour-propre. Elle avait donc supposé que son fils allait écumer de rage de voir son goût mis à aussi rude épreuve et sa dignité bafouée par ceux-là mêmes qui avaient entrepris de le marier. Or ce nigaud témoignait d'un détachement candide, tout comme la brebis se réjouit de la pitance qu'on lui donne, en bêlant d'une façon joyeuse, car elle ne soupçonne pas l'existence d'un couteau destiné à l'égorger. Quoi qu'il en soit, Omm Khalid sut souffrir en silence devant l'effondrement de ses illusions, elle endura avec un stoïcisme muet les plaisanteries de son mari, ainsi que les clignements complices qu'il faisait de temps à autre, lorsque son fils manifestait sa joie. Ces signes d'intelligence semblaient lui souffler : « Tu vois combien tu t'étais trompée. Tu ne savais donc pas que rien n'était impossible à la grâce surnaturelle du cheikh. Elle peut muer la laideur en beauté, la difformité en élégance, la haine en amour, et l'horreur en séduction. » Omm Khalid s'évertua donc de ne rien laisser paraître des frémissements intimes qui l'obsédaient, mais elle ne possédait pas l'énergie ni la force physique voulues pour pouvoir supporter même une part des chagrins qui faisaient chavirer son faible cœur. Quelques jours s'étaient à peine écoulés qu'elle se sentit l'âme désenchantée. Elle vit grandir en elle un dégoût profond du Caire et supplia son mari de lui faire vite regagner sa campagne perdue. A peine arrivée chez elle, elle se retira dans sa chambre : elle devait s'y réfugier et n'en sortir que pour sa dernière demeure.

V

Ali aimait sa femme d'une passion ardente et exclusive : son unique souci avait été de lui faire plaisir, et il n'avait négligé aucun effort pour y parvenir. De son côté, au cours des longues années de vie commune, Omm

Khalid n'avait jamais vu son mari s'opposer ni résister à un de ses désirs ni même décevoir un de ses espoirs, bien au contraire elle avait toujours trouvé chez lui une bonté et une tendresse égales, une condescendance aveugle. Si le cheikh n'avait pas ordonné ce maudit mariage, son époux n'aurait pas fait montre d'une intransigeance aussi inflexible et aurait fini par se rendre à ses raisons, et elle avait parfaitement senti qu'au moment où il concluait cet hyménée, malgré ses propres objections, Ali subissait l'emprise d'un individu qui exerçait sur lui une influence supérieure à la sienne et jouissait d'un bien plus grand prestige. Elle avait donc jugé préférable de ne pas se rebiffer.

On ne saurait dire si elle avait été plus choquée de l'entêtement de son mari que de l'inconscience de son fils. Ce qui n'est pas douteux, c'est que cette pauvre femme avait perdu d'un coup toute confiance en l'un comme en l'autre : elle éprouvait une honte indicible de voir une telle diminution de son pouvoir sur son mari, et sa vanité était en jeu puisqu'elle aurait à présenter à ses voisines et à ses amies, dans sa petite ville, cet horrible cadeau qu'on avait fait à son fils. Elle bénissait peut-être la maladie qui l'immobilisait dans sa chambre et la protégeait ainsi du flot des connaissances venues la féliciter d'un événement dont normalement elle aurait dû être fière. Toutes les mères s'enorgueillissent de l'acquisition d'une fiancée vertueuse, belle et riche. Pour elle, il n'était guère question de triomphe, et les seules visites étaient ces souffrances qui ne lui laissaient pas un instant de répit et ces montées de fièvre épuisantes qui l'assaillaient au début de la matinée et à la tombée de la nuit.

L'affaiblissement continu d'Omm Khalid faisait d'Ali le plus malheureux des hommes, d'autant plus que son inquiétude grandissait. Évidemment, il ne soupçonnait pas que cette langueur allait mener sa femme de vie à trépas et surtout il était à cent lieues de supposer que ce

mariage pouvait en être la cause, voire même une des causes. Pourtant il eut un jour le net pressentiment que sa compagne, parvenue aux bords de la tombe, vivait un des derniers instants de son existence. Il en éprouva une amertume cruelle et faillit gronder de révolte, bien qu'il fût un croyant réellement pieux. Finalement, il s'approcha du lit de sa femme pour lui demander pardon de la peine qu'il avait pu lui causer, des fautes qu'il avait pu commettre envers elle. Il la suppliait en tremblant, tandis que d'abondantes larmes arrosaient ses joues et sa barbe : il quémandait une prière en sa faveur, signe certain d'un contentement intime. C'est d'une voix faible et dolente qu'elle parla :

— Puissent ma maladie et ma mort expier ton crime d'avoir donné à notre fille cette épouse !

— Mais ce fut un ordre du cheikh, répliqua Ali, d'une voix entrecoupée qui avait peine à sortir de sa gorge.

— Eh bien ! continua-t-elle, que ma souffrance et ma mort servent aussi de rançon au cheikh !

Ali survécut très longtemps à Omm Khalid, comme on le verra, mais pas un seul jour il ne perdit son souvenir : elle était vivante à ses yeux et c'est à peine s'il se rendait compte de sa disparition. Il avait l'illusion qu'elle était encore auprès de lui, tant il sentait sa présence au foyer : la place qu'elle occupait dans son cœur n'était jamais vide. Mieux encore ! Ali était peu pressé de reprendre femme, bien qu'il n'eût à aucun moment envisagé le célibat comme l'état naturel de l'homme, Il fallut que le cheikh l'y poussât, ou plutôt lui fît transmettre cet ordre par son fils. En effet, une nuit, le cheikh avait dit à Khalid :

— Khalid, marie ton père, comme il t'a marié. Il ne saurait mener la vie d'un moine.

Ali se conforma de bon gré aux exigences du cheikh et ne refusa pas la femme que son fils lui désignait sur le conseil du cheikh, tout comme naguère Khalid avait agréé la jeune fille que son père lui avait choisie sur la même

initiative. Des circonstances ultérieures amenèrent Abou Khalid à augmenter le nombre de ses épouses et il usa de la polygamie que Dieu permet aux musulmans. Il déclarait d'ailleurs à ses amis, avec une amicale rondeur qui croisait avec l'âge, que Dieu avait autorisé les musulmans à *épouser deux, trois ou quatre femmes, parmi celles qui leur plaisaient*. Il expliquait sa ferme intention d'en profiter intégralement : en conséquence sa famille comprendrait quatre épouses, il en avait le droit, et il n'en aurait pas davantage, puisque c'était défendu. Toutefois il n'en eut réellement que trois, et lorsqu'on l'interrogeait sur la quatrième, il répondait, en esquissant un sourire triste :

— Et Omm Khalid, qu'en faites-vous ?

Ali avait condamné la chambre d'Omm Khalid et n'y avait scrupuleusement rien changé depuis sa mort. D'autre part, comme il tenait la balance égale entre ses femmes, il réservait une nuit à chacune d'elles, mais ensuite il s'isolait toute une nuit dans la chambre d'Omm Khalid. Son temps s'écoulait en prières, lectures pieuses et oraisons, et pour bien souligner son intention de dédier tout ce zèle religieux à la mémoire de la défunte, il ne sortait plus de sa chambre, ne se tournait même pas du côté de la kibla. Il s'attardait à prier et à invoquer Dieu et, brisé, passait de la fatigue au sommeil sans s'en rendre compte. Combien de fois, au lever du jour, son domestique Mahmoud, en entrant lui apporter son café, ne l'avait-il pas surpris prosterné la face contre terre, cloué sur place, dans sa dernière gémissement, ou étendu à l'endroit même où il avait accompli sa prière, vaincu par une lassitude si lourde qu'il n'avait pu faire un mouvement pour gagner son lit !

Telle fut son existence jusqu'à son extrême vieillesse. Il s'aperçut un jour qu'il était seul : ses épouses étaient mortes ou répudiées : ses nombreux enfants et petits-enfants s'étaient dispersés, fondant chacun une famille. Il se confina alors dans le réduit d'Omm Khalid et n'en sortit plus : son domestique lui apportait tout ce dont il

avait besoin ; ses fils et ses filles venaient là lui rendre visite. En effet, il avait demandé à Dieu avec une fermeté particulière de terminer sa vie dans le cadre où était morte Omm Khalid. Et Dieu exauça son désir : il s'éteignit là. Dans son testament, il recommanda à ses enfants de l'enterrer à côté d'Omm Khalid, puis d'agir à leur guise, puisqu'ils n'ignoraient pas les ordres et les désirs de l'Éternel et savaient bien que Dieu avait droit et pouvoir sur eux.

VI

Khalid eut de son épouse une fille, qu'il appela Samiha. Dieu voulut que cette enfant soit destinée à déchirer le voile qui obnubilait l'esprit de son père, à affiner son intelligence et son goût. Mieux, elle amena les parents et les amis de son père à réfléchir sur cette sagesse transcendante et ce mystère impénétrable qui président aux activités humaines, même lorsqu'elles correspondent à un appel du destin. Car Samiha était un prodige de grâce et sa beauté s'accentua avec l'âge, à mesure qu'elle grandit au sein de sa famille. Tout d'abord, Khalid ne fut nullement attentif à l'aspect de l'enfant : il n'y avait place dans sa cervelle que pour son instinct paternel et son amour conjugal. Brusquement, un jour qu'il serrait sa fille dans ses bras pour la câliner, il considéra son visage, s'y attarda avec insistance, puis prenant un miroir, scruta sa propre physionomie avec une lente curiosité, et jeta un regard aigu sur son épouse. Finalement, il posa la petite à terre et dit à sa femme d'une voix coupée par des ricanements rauques et rageurs :

— C'est inexplicable ! D'où provient la beauté de cette enfant ? Je n'ai pas très jolie figure et la tienne est franchement laide. Oui, d'où lui vient donc cette beauté ?

Cet éclat fut pour Nafissa un coup de poignard, qui lui labourait les entrailles : elle ne put articuler une parole

et, fondant en larmes, courut se réfugier dans sa chambre. Elle y resta enfermée pendant plusieurs jours, car elle sentait poindre contre son mari une sourde hostilité.

A vrai dire, Khalid avait changé du tout au tout, à la suite de cette révélation, et d'une façon déplorable : il aimait à contempler avec des yeux émerveillés et avides la mignonne créature, tout en glissant des coups d'œil rapides vers sa femme. Puis il s'acharnait avec des raffinements de cruauté : il énumérait les charmes de sa fille, dont il ne trouvait pas l'équivalent sur sa femme, et rien n'échappait à sa clairvoyance, le nez, la bouche, la naissance du cou. C'était comme un vertige qui l'attirait et le tenaillait si fort qu'il cédait au besoin d'exprimer ses réflexions désobligeantes, de détailler ce qu'il trouvait avenant dans sa fille, laid chez son épouse. La scène se dénouait pour elle en une crise de larmes, et exaspérée, elle vidait les lieux : aux pleurs le mari répondait par des éclats de rire, et la fuite de son épouse avait le don de lui procurer une suave tranquillité.

Or Nafissa était enceinte au moment où son mari découvrait ainsi de nouveaux horizons. L'attitude de Khalid mettait au supplice cette femme sensible et, de son côté, ce dernier souffrait de se montrer sous cet aspect constant de censeur impitoyable. Aussi lorsque Nafissa exprima l'idée d'aller accoucher au Caire dans sa famille, il n'hésita pas un instant et lui dit en riant :

— Emmène avec toi Samiha. Votre absence me fera peut-être oublier l'erreur dans laquelle je me suis emporté et m'empêchera de porter atteinte à la fidélité jurée, que Dieu me prescrit d'observer.

Peu de jours plus tard, Khalid conduisait Nafissa au Caire et la confiait à ses parents. Au cours des semaines qu'il vécut dans la capitale, il afficha une bonne conduite et ne déçut pas ses beaux-parents, car il témoigna à son épouse, comme naguère, les marques les plus vives de son amour. Il visita les mosquées et les tombeaux avec assiduité, pour y chercher la sagesse, y acquérir de bons

principes et des bénédictions. Or il se trouva désemparé et, à son grand désespoir, sentit qu'il n'y gagnait rien ; il ne profitait pas des exhortations qu'il entendait, il ne trouvait plus les pacifiantes impressions qui emplissaient son âme au retour des pieuses stations dans les sanctuaires de la sainte famille du Prophète, et il n'avait nul souci de cueillir cette fameuse parcelle de la puissance surnaturelle que le cheikh devait déverser dans son cœur et qui l'inonderait de science infuse et de lumière. Il éprouvait le besoin de flâner en ville le nez au vent, sans s'occuper des mosquées ni des tombeaux, mais d'y regarder les choses et les gens, de faire des comparaisons entre cette vaste cité et sa petite bourgade provinciale, dont les bicoques se pressaient les unes contre les autres sur les berges du Nil. Une terrible tentation le poussait à se fourvoyer dans ces lieux déshonnêtes dont il avait surpris le nom sur des lèvres perverses, et il luttait de son mieux en se remémorant le pacte qu'il devait respecter. Il se hâtait alors d'aller chercher un refuge dans le magasin de son beau-père comme pour solliciter le soutien d'une protection contre ce danger malsain du péché qui l'avait hanté au cours de la journée. Il restait là auprès d'Abd el-Rahman et de ses confrères, écoutant leur conversation, s'y associant par ses répliques, se mêlant à leur travail comme s'il avait été du métier, puis il rentrait à la maison tout réconforté et n'en sortait plus que le lendemain matin. Très souvent il s'indignait intérieurement de sa conduite coupable envers sa femme vertueuse, se disant qu'elle ne s'était pas faite elle-même, mais qu'elle était une créature du ciel et que critiquer son visage, c'était s'en prendre à l'œuvre de Dieu, donc commettre un péché qui le précipitait dans l'abîme de l'impiété. Sans compter que ce n'était pas elle qui l'avait demandé en mariage : elle ne l'avait même connu qu'après la signature du contrat, et c'était bien lui qui était venu à elle du fond de sa province. Depuis leur vie commune, elle ne lui avait montré que de bons sentiments, et il n'avait ren-

contré chez elle que des procédés affectueux, de bons conseils et une condescendance à toute épreuve. Quel crime avait-elle donc commis contre lui ? Que lui avait-elle fait ? Pourquoi lui rendre le mal pour le bien, lui témoigner de l'ingratitude pour la remercier de sa douceur, répondre à sa constance par de la mauvaise humeur ? Ce n'était pas elle qui était responsable de la beauté de sa fille, vu que Samiha était, elle aussi, une créature de Dieu, de Celui qui *fait sortir la vie de ce qui est mort*, le jour de la nuit, et a donc toute puissance pour faire engendrer une délicieuse fille par une mère laide. En vérité, si Nafissa avait eu le choix, elle aurait bien souhaité que sa fille fût aussi jolie qu'elle l'était en réalité, et alors pourquoi lui en voudrait-il ? Qu'avait-il à lui reprocher ? Quelle était la nature de cet horrible péché qui le poussait à semer la brouille entre cette mère et cette enfant ? Quelle vanité d'allumer dans une âme généreuse et pitoyable un incendie criminel, le feu de la jalousie, de l'envie et de la haine ? Pourquoi semer dans ce cœur pur et immaculé ce germe malsain, générateur de perdition et de révolte, et finalement du mépris de l'amour maternel ? Pourquoi enfin planter cet arbre empoisonné dans l'âme d'une fillette qui n'avait pas encore trois ans ? Que serait-ce lorsque, avancée en âge, elle serait à même de distinguer le beau du laid et connaîtrait ces passions délirantes qui assaillent l'adolescence ?

Chaque fois que ces fantasmagories emplissaient son esprit, Khalid se sentait accablé de confusion et de honte. Il se rappelait alors les réflexions de sa mère, lorsqu'elle lui disait que la jeunesse ne doit pas s'attacher à rechercher dans leurs épouses la grâce, source de tentations, ni la séduction qui excite aux plus graves péchés mortels. Il convenait de prendre une compagne pour éviter la solitude, mettre des enfants au monde et s'occuper de leur éducation, trouver une admirable ménagère, capable de dévouement, de bonté et de tendresse, de ces délicatesses dont tout homme a besoin. Et Khalid pensait avec

attendrissement à sa mère, se demandant ce qu'elle avait bien voulu lui faire comprendre par ces diverses maximes. Avait-elle repoussé ce mariage parce qu'elle compatissait d'avance à son chagrin ? Puis soudain, Khalid se refusait à approfondir ces pensées ; il ouvrait au plus vite son Coran, en lisait quelques chapitres, dont il appliquait les mérites à sa mère. Il sortait de là plein d'attentions pour sa femme, multipliait les prévenances à son égard, pour essayer de lui faire oublier les souffrances qui lui broyaient le cœur.

Enfin Khalid regagna son coin de campagne et Nafissa resta auprès des siens. Il supposa qu'elle avait retrouvé le bonheur et se persuada qu'il était, lui aussi, très heureux. Il ne mettait pas en doute qu'il ferait fête à son épouse lorsqu'elle lui donnerait le fils attendu. Tous deux poursuivraient alors, comme naguère, une existence douce et calme, dont rien ne viendrait ternir la pureté. A peine rentré dans sa petite ville, il se précipiterait chez le cheikh, irait le voir souvent, pour bénéficier de l'état de grâce et de confiance que Dieu procure à la conscience humaine, afin de la préparer à la miséricorde et à l'amour. Ce sont là des gages certains de sécurité en face de l'imprévu, de consolation contre l'adversité, de patience envers les épreuves.

A quelques mois de là, il reçut du Caire la nouvelle que Nafissa avait mis au monde une seconde fille, qui avait été nommée Gulnar. Khalid et son père se réjouirent de cette faveur divine : Khalid aurait désiré que sa femme eût un garçon, et de son côté, Ali aurait bien voulu un petit-fils, mais Dieu avait manifesté sa décision. Or l'on ne peut braver la volonté divine et les croyants sincères doivent en tirer des satisfactions comme d'une marque de prédilection.

Une certaine nuit, le cheikh, considérant le père et le fils d'un air sarcastique et impitoyable, les rabroua vertement :

— « Faites-moi l'aumône, je n'en suis pas moins votre maître. » C'est bien ce que tu penses, Ali ? Et toi, Khalid ?

C'est la formule employée par ces Turcs faméliques à l'adresse des Égyptiens opulents. Or vous l'articulez à l'adresse non pas d'un riche quelconque, mais de l'Être assez riche pour se passer de tous et de tout. Eh ! bien, vous jeûnerez pendant sept jours, durant toute cette semaine vous nourrirez tous nos collègues de la confrérie. Et surtout priez, invoquez la bonté divine, sollicitez votre pardon, en attendant que vous sentiez les marques de la bienveillance de Dieu. Moi, je les verrai à votre visage.

Sur ce réquisitoire, le cheikh les planta là pour commencer le *zikr*. Chacun d'eux se soumit rigoureusement à la pénitence, jeûna, pria, fit l'aumône et demanda pardon à Dieu. Peut-être versèrent-ils des larmes abondantes. Ils rendaient visite au cheikh tous les jours : celui-ci épiait sévèrement leur maintien et se détournait d'eux sans rien dire. Un jour le cheikh vit sur leurs physionomies des traces de tristesse et de contrition : « Continuez vos efforts leur dit-il, et il est possible que Dieu exauce votre supplication. » Or malgré leur diligence réelle, Dieu n'absolvait pas : leurs jeûnes, leurs prières, leurs aumônes, leurs pieuses invocations n'empêchaient pas qu'au fond de leur cœur était enfoncée une réticence, oh ! très faible, à peine perceptible : « Si Dieu nous avait donné un garçon à la place de cette fille ! »

Enfin, Khalid partait au Caire pour faire la connaissance de sa fille et ramener les siens au pays. A peine arrivé dans la capitale, il courut chez sa belle-famille et se fit présenter le bébé. Il considéra un instant ses traits, regarda sa femme, puis récita à haute voix des versets du Coran : il lui fallait se donner une contenance et rendre la paix à son âme bouleversée. Il se maîtrisait pour ne pas éclater, car il avait vu, — quel désastre ! — que le visage de cette seconde fille était calqué sur celui de sa mère. Il se crut pourtant obligé de témoigner sa satisfaction et sa joie ; et si son épouse n'en fut pas dupe, du moins elle ne manifesta rien. Son beau-père l'emmena :

— Supporte avec résignation l'épreuve qui t'arrive,

mon cher enfant, car c'est en faisant appel à leur patience que Dieu appesantit son joug sur ses fidèles. J'ai fait l'impossible, je te le jure, pour empêcher ton père de te laisser épouser ma fille, car elle n'était pas faite pour le mariage. Je t'ai toujours pris en pitié et en sympathie et j'en ai souvent parlé à ton père. Mais ce fut une loi de Dieu qu'il fit exécuter, une décision dont il ne fut que l'instrument.

Khalid mit à profit ces quelques minutes pour rétablir l'équilibre de son esprit et de son cœur :

— Je ne comprends absolument rien, répondit-il, à ce que tu me dis. Pourquoi dois-je être patient ? De quelle épreuve s'agit-il ? Je n'ai rencontré chez toi et chez mon épouse que des bontés. Je n'ai rien trouvé à redire et je sens combien le moindre reproche serait déplacé. Nafissa aurait-elle par hasard formulé une plainte au sujet de la cruauté de certaines de mes plaisanteries ? En ce cas, je t'en fais toutes mes excuses et je demande pardon à Dieu de cette énorme faute.

Abd el-Rahman embrassa son gendre :

— Non, mon cher enfant, répondit-il, Nafissa n'a jamais articulé un grief. Je t'ai toujours vu serviable et digne, et je n'attendais pas moins du fils d'un homme que je considère comme un frère.

A dater de ce jour, Khalid fut animé d'une sereine confiance en Dieu et il eut vis-à-vis de son épouse et de ses deux filles la meilleure attitude qui permît de caractériser un époux loyal et un père affectueux.

(à suivre.)

TAHA HUSSEIN.

(Traduit de l'arabe par Gaston Wiet.)

COLETTE

ET LA SENSIBILITÉ FÉMININE FRANÇAISE.

Je la vois et la verrai toujours, Colette de Montigny-en-Fresnois, tantôt à Paris, plantée en plein cœur du Palais Royal, comme une rose dans une boutonnière, tantôt à *La Treille Muscate*, sa maison de Saint-Tropez, toujours la même, avec cette sensualité exacte et brusque, cet amour de la vie de tous les jours, une lucidité impitoyable. Je l'entends et l'entendrai toujours résumer son existence à grands traits : « Je travaille et je peine. C'est un métier de forçat que de s'enfermer chaque jour pour écrire, alors qu'il fait si beau, que l'on se sent invitée à tout instant. Tenez, venez voir ma vigne... J'ai fait douze cent bouteilles l'année dernière !... Et mon potager ? Je bêche moi-même, mais avant huit heures du matin. Après, c'est l'encrier. Mais regardez donc mes tomates, mes artichauts ! Je mange très peu, et jamais de viande en été. Des fruits, des légumes, un poulet de temps en temps. La sagesse, quoi ! » D'autres jours elle parle de la correspondance de ses innombrables lectrices : « Elles se racontent avec confiance, interrogent, écoutent. L'une me demande un chat ; l'autre, appauvrie, se lamente de devoir déménager et quitter son chien. Regardez : une grande écriture extraordinaire, qui se heurte aux bords du papier comme un oiseau affolé, croise ses lignes, se

brise, revient sur elle-même. C'est celle d'une amie inconnue et désespérée qui me crie : Madame, est-ce que vous pensez qu'il reviendra ? »

Et mille conversations encore touchant les odeurs de la Provence ou de la rue Vivienne, le petit Chaperon Rouge, les lézards vifs comme des envies, la neige vivante des Alpilles, le soleil sur les seuils de ces villages du Midi rangés comme des noces sur le passage de la lumière, les chèvres, l'ail, le velours, la confiture, la chaleur blanche ou rose des plats cuisinés qui attendent sur la table, la couleur du vin, des yeux, des soirs. Et ce qu'elle écrivit elle-même un jour sur le voyage revient à ma mémoire périodiquement, comme un refrain où je la retrouve toute : « Il n'est de départs que vers le soleil. Il n'est de voyage qu'au devant d'une lumière accrue ; c'est avoir obtenu de la vieillesse le seul répit qu'elle puisse donner, que de s'arrêter — encore un instant, encore un instant, — sous un ciel où le temps, suspendu et rêveur au haut d'un azur immobile, nous oublie... » Et je décèle dans cette sensibilité celle de toutes les femmes françaises, mes compagnes. C'est-à-dire un désir de clarté, une lutte constante et charnelle pour la volupté, une façon de dire les choses très vite avec le minimum de moyens et le maximum de musique. Ses traits, reconnaissables entre mille, son style aux tendresses obscures et spontanées, cet amour si juste et si mesuré dans ses emportements, le goût des images, des verbes, de l'interrogation bien placée dans la phrase, tout cela est féminin et français, et l'on comprend bien pourquoi, dans les bibliothèques provinciales, chez un médecin, un marchand de vins, un horticulteur, ce sont les livres de Colette qui révèlent le plus de ferveur et d'attention. Même des passages entiers en sont gravés dans la mémoire de quelque maîtresse de maison, éblouie par une façon de dire qui serait la sienne s'il n'y avait pas ces quelques mètres à franchir, ce rien, cet invisible abîme qui la sépare du génie...

Et le génie de Colette, que les Françaises sentent si voisin du leur, de la même famille et de la même essence, est précisément de répondre à toutes les questions de la vie intérieure de la façon la plus stricte, comme une Pythie généreuse. Elle est infailible. Ce qu'elle dit du dévouement, des joies, des plantes aromatiques, des chenilles posées comme des brandebourgs sur les dolmans de la nature, d'un verre d'eau fraîche, des chiens errants, des méditations interminables et laineuses du chat, des cadeaux, de la pluie, des tissus, du chagrin secret de celles qui se sont trompées sur un regard, oui, ce qu'elle dit de cette horlogerie dans laquelle nous sommes embarqués avec nos sentiments, semble surgir d'un code. Quelques critiques ont cru soulever une montagne en écrivant qu'on ne trouvait pas chez Colette, incomparable artiste, des réponses, même incertaines, aux durs, aux tragiques problèmes de la condition humaine, qu'elle ne prenait jamais parti dans les querelles qui mettent aux prises nos contemporains. Mais c'est de cela que les Français la louent ! Car il n'y a pas de problèmes. Tous se sont déjà présentés, et tous ont été résolus. C'est le coefficient qui change, et Colette le sait bien, mieux que personne. Ce refus d'étaler une métaphysique au milieu des ravissants objets de son illustre boutique, cette ignorance de l'engagement, son silence dans le brouhaha des modes intellectuelles, ne prouvent-ils pas qu'elle est née pour durer et non pour étonner. Il n'est d'ailleurs pas impossible que ce soient là les raisons profondes de l'amitié que lui témoigne son immense public. La grande leçon qui se lève de son œuvre chatoyante, vaste et discret hommage à la finesse ainsi qu'à l'instinct des femmes, est celle d'une sagesse terrestre et païenne. Le seul drame qui s'y joue est celui des sens, suprêmement déguisés, et l'on voit parfois, à l'arrière-plan de ces fêtes, dans l'ombre de ces « plaisirs qu'on nomme à la légère physiques » surgir les signes de la douleur mêlés aux principes d'économie, tels que des armes sur un écu.

L'art de Colette, qui donnait à la France, aux temps bénis, une qualité de vie unique, et dont les étrangers appréciaient les saveurs les plus cachées, toutes nos compagnes en ont plus ou moins l'intuition ou le désir. C'est comme s'il était dans l'air. De là les profondes résonances que l'auteur des *Claudine* trouve à tous les degrés de la société française. Enfin, elle possède une vertu qui est aussi celle de ses sœurs bourguignonnes ou comtoises, picardes ou méridionales : cette patience légendaire qui, sous une apparente résignation, fait mûrir l'espoir. Je n'ai rien lu de plus émouvant, en 1940, que ces lignes où passe le portrait du laboureur français, comme le souffle même du principe de continuité : « J'ai trouvé ma halte parmi les gens de la terre, ceux qui, selon le caprice des guerres, virent passer, sur leurs labours, des envahisseurs que déguisaient des armures... Derrière eux, il recommençait l'emblavure. Il est toujours là. D'enfance paysanne, j'aime à croire en lui et le contempler, immobile, entre sa femme valeureuse, ses enfants, ses troupeaux, sur un fond de clochers modestes, d'eaux vives et d'hésitants aurores... »

Léon-Paul FARGUE.

COBAYES HUMAINS.

Cobayes humains : tel est le titre émouvant, affreusement évocateur, que les docteurs G. Menkès, R. Herrmann et A. Miège ont donné à l'ouvrage qu'ils viennent de publier aux Éditions des Trois Collines, à Genève.

Ce petit précis sur les expériences médicales faites par des professeurs et médecins allemands dans divers camps de concentration n'est pas un ouvrage de propagande anti-nazie. C'est un document impartial dans lequel trois médecins suisses ont consigné les résultats des enquêtes très approfondies qu'ils ont accomplies à Dachau et à Struthof, au moment de la délivrance de ces camps par les armées alliées. C'est le premier témoignage que nous ayons d'une enquête menée par des médecins appartenant à une nation non-belligérante, aussi leur jugement revêt-il, de ce fait, une valeur toute particulière.

Les docteurs Menkès, Hermann et Miège ont interrogé de nombreux détenus, recueilli scrupuleusement leurs dépositions, contrôlé leurs déclarations, visité les installations expérimentales allemandes; ils ont pu également compulsé de nombreux dossiers et notes laissés par les nazis, à une époque où ces documents étaient encore accessibles!...

Les détails apportés par nos collègues suisses ne font que confirmer ce que nous savions déjà : que toutes les expériences allemandes faites dans les camps de concentration, malgré les milliers de victimes qu'elles ont entraînées, n'ont pour ainsi dire jamais servi la science.

Rien ne peut donc justifier ces cruautés, ces traitements barbares sur des êtres humains désarmés et le plus souvent absolument innocents, comme les détenus raciaux (juifs et tziganes), les femmes et les enfants qui servirent si largement de « cobayes » aux diaboliques expériences du III^e Reich.

Dans un premier chapitre, le régime du camp de Dachau est retracé et nous y retrouvons toute la vie habituelle des camps de concentration : promiscuité infernale, absence totale d'hygiène, alimentation dérisoire, travail exténuant, appels interminables, punition et châtiments corporels, exterminations, exécutions, absence complète de soins médicaux et, enfin, comme à Büchenwald, Mauthausen, Auschwitz, Ravensbrück, Flossenbourg, etc., les « expériences » dites « scientifiques » sur les détenus.

A Dachau et Struthof, comme dans les autres camps, l'Université allemande, l'armée régulière allemande (Wehrmacht et Luftwaffe) ont étroitement collaboré avec les nazis en prenant l'initiative de sauvages « expériences ».

Le Professeur Klaus von Schilling dirigeait la « Malaria station » où l'on procédait à des expériences sur le paludisme sur 1 100 détenus. L'inoculation de la maladie se faisait artificiellement par « passage », en inoculant à un individu sain du sang de malade, sans se soucier si, par la même piqûre, on ne lui inoculait pas d'autres maladies, telle que la syphilis ! On traitait ensuite les malades infectés par divers médicaments, notamment l'Atébrine, dont les effets sont connus depuis plus de 25 ans.

La même observation s'applique aux cruelles expériences sur les plaies purulentes et abcès artificiels staphylococciques et streptococciques traités par les sulfamides. Des malheureux étaient brutalement infectés par 20 cm³ de pus injecté sous la peau ou dans la profondeur des muscles. Dans certains cas, des plaies profondes artificielles étaient remplies de pus puis suturées. Ces terribles blessures avaient des effets foudroyants et les plus funestes conséquences sur des êtres affaiblis, déficients, qui,

depuis des mois, voire des années, ne recevaient plus que 600 à 800 calories par jour ! Aussi, la mortalité enregistrée fut-elle de 70 % à 80 % : Les auteurs reconnaissent qu'il est *impossible d'attribuer la moindre valeur scientifique à ces expériences idiotes.*

A Dachau, des installations très modernes, des laboratoires et salles d'opération bien aménagées ont servi de «salles d'études» aux étudiants en médecine de Munich qui, sous la conduite de leurs Maîtres, se «faisaient la main» en opérant les détenus du camp. On peut facilement deviner les résultats obtenus par une telle «école» !

Bien plus terribles encore sont les expériences demandées par la Luftwaffe en 1941 et qui furent poursuivies à Dachau afin d'étudier la résistance des hommes à la *congélation* et à la *submersion*, — expériences entreprises en vue de sauver la vie des aviateurs tombant dans la mer du Nord. Cette fois, ce sont les prêtres et les pasteurs qui servirent de «cobayes». Le patient était revêtu d'une combinaison d'aviateur, puis plongé dans un bassin d'eau glacée où il était maintenu pendant un temps variable au cours duquel on enregistrait régulièrement sa température buccale. La résistance ne pouvait être très longue et la mort intervenait très rapidement. Dans d'autres cas, on procédait au «sauvetage» : le congelé était sorti de l'eau glacée à la limite de ses forces et ranimé par divers procédés. L'un des plus «scientifiques» fut celui où le détenu glacé fut placé entre deux femmes nues, spécialement amenées du camp de Ravensbrück pour cette expérience ; il *s'agissait de déterminer le moment précis où l'homme sortait du coma...* Expérience de choix à laquelle étaient conviés les dignitaires nazis du camp avec leurs épouses ! On y servait des liqueurs en attendant le «réveil» du congelé. Dans d'autres cas, le «noyé» était abreuvé de plusieurs litres d'eau salée par jour et ne recevait aucune autre nourriture ; on notait scrupuleusement son métabolisme. D'autres expériences furent faites pour étudier les effets de l'altitude ; les détenus étaient

enfermés dans une chambre à vide pendant un temps variable. 200 hommes ont été sacrifiés au cours de ces expériences où ils sont « montés » jusqu'à 20 milles (36 kilomètres) d'altitude.

Expériences de coagulation pour guérir des hémorragies artificielles provoquées par des armes à feu tirées à bout portant. Expériences dites de « fécondation artificielle », faites à Struthof sur des tziganes. 15, 50 ou 60 jours après, on sacrifiait la femme pour faire l'étude de ses organes, sans que cette tuerie apportât la moindre contribution à la science. Les nazis recherchaient, paraît-il, le moyen d'obtenir une *race pure*. Expériences de stérilisation faites sur des jeunes gens et des garçons, dont le professeur Ch. Champi, de l'Académie de médecine de Paris a fait une description complète à la suite des documents histologiques retrouvés à Struthof. Elles sont reproduites *in extenso* dans le dernier chapitre de l'ouvrage. De même, les expériences sur le typhus exanthématique et sur les brûlures au phosphore, faites à Büchenwald, qui ont fait l'objet de mon rapport au procès de Nuremberg, sont reproduites à la page 73 du livre.

Des procédés de « mortalité foudroyante » par piqûres intracardiaques et intraveineuses d'acide phénique ont été mis au point à Dachau en vue d'obtenir la fixation vitale des organes. On sait que l'acide phénique injecté de cette manière fut le procédé d'extermination utilisé sur une vaste échelle, par la suite, à Büchenwald et Auschwitz.

Les auteurs reproduisent également la déposition d'un docteur belge qui a assisté à Struthof, en juin 1944, à une expérience faite par le Professeur Birkenbach, de l'Université allemande de Strasbourg, sur la résistance de 12 détenus tziganes à la chambre à gaz (acide cyanhydrique). Ces malheureux furent soumis à une intoxication à dose progressive, pendant 20 minutes, dans les chambres étanches, et sortis après ce délai dans un *état lamentable*, marqués par une *souffrance évidente*. Ils furent soumis ensuite à toute une série d'examens médicaux,

notamment des radiographies pulmonaires, afin d'examiner les « lésions » faites par le gaz. La plupart moururent quelques jours après cette « expérience ».

Les médecins allemands ne se contentaient pas seulement d'expérimenter et de consigner leurs travaux sur des fiches scrupuleusement tenues à jour ; ils ont, avec *une inconscience et un cynisme inhumain*, publié le résultat de leurs méfaits dans des périodiques scientifiques officiels. C'est ainsi que dans *Zeitschrift für Mikroskopische anatomische Forschung* (Université de Breslau, Directeur Prof. Brotevogel), vol. 53, p. 102-121, 1943, on peut lire un compte rendu des docteurs J. Walraff et Bednara-Schöber où *24 hommes en bonne santé sont morts soudainement entre 5 et 6 heures du matin...* dans le *Zeitschrift für Zellforschung und Mikroskopische Anatomie*, vol. 52, 1942, de la page 190 à 200, on peut lire un article de H. Steeve sur « l'influence du système nerveux sur la structure et le fonctionnement des organes sexuels féminins ». Les malheureuses femmes, d'âges très différents, furent soumises à des émotions et à des traitements violents :

« S..., âgée de 20 ans 1 mois, a été 92 jours en prison, entièrement saine. Elle a reçu une nouvelle qui l'a bouleversée ; peu de temps après cela, elle a eu une forte hémorragie vaginale. »

Suit le protocole de l'autopsie. Et il ajoute :

« En procédant aux ablations et en faisant la préparation, j'ai joui de tout l'appui et de toute l'expérience du chef des préparateurs, M. Fritzwein. »

Les auteurs sont atterrés par le résultat de leur enquête où la sauvagerie nazie s'étale dans toute sa crudité. Dans leur *considération sur l'âme allemande*, ils s'efforcent de trouver une explication à ces crimes en en recherchant l'origine dans la psychologie allemande. Ils hésitent, cependant, à associer l'ensemble du peuple allemand *intoxiqué de nazisme* à la barbarie nazie elle-même, œuvre exclusive des hitlériens... sans cependant dégager entièrement ses responsabilités. Ils s'en prennent, d'une part,

aux intellectuels et aux savants dont la *soumission aux exigences politiques et militaires* aboutit finalement aux *laboratoires d'extermination des camps* et, d'autre part, aux médecins qui ont *failli à la première tâche de la médecine, qui était de guérir*. Cependant, toute l'Allemagne ne peut être associée à ces crimes, car *s'il fallait désespérer de cette grande nation, il faudrait également désespérer de nous...*

Sur ce point si important et qui est le seul qui compte, en définitive, le jugement des auteurs est contradictoire et embrouillé. Si on a l'impression qu'ils sont personnellement convaincus que tous les Allemands sont responsables des horreurs commises, ils hésitent à arrêter contre tout un peuple le verdict dont le poids serait égal à l'immensité du crime.

A. BALACHOWSKY.

Chef de Laboratoire à l'Institut Pasteur de Paris
(Büchenwald-Dora 40.449).

JOHN DEWEY ET L'ÉCOLE ACTIVE ⁽¹⁾.

Nulle part comme aux États-Unis, on n'a mieux compris qu'à l'âge des intérêts concrets l'étude formelle doit faire place à l'étude expérimentale, selon le principe de Spencer : « Ne pas présenter à l'esprit le produit net de la recherche sans faire passer cet esprit par la recherche elle-même. » Et, cette étude active qui grave les notions scolaires à la fois dans l'esprit et dans les doigts, cette école par l'action, où les enfants font eux-mêmes les choses qu'on se contente ailleurs de leur montrer, répondent à l'aide d'Emerson, pour lequel « les êtres ne croissent que de l'intérieur, et si l'aide extérieure leur vient d'autrui, elle n'est presque rien, à côté de la découverte de la nature en eux. »

Parmi les psychologues américains, qui ont uni l'intuition à la science pour nous révéler tout l'essentiel de l'homme et de l'enfant, Baldwin, Kirkpatrick, William James, Stanley Hall et d'autres tenants de la *genetical psychology*, John Dewey a montré, avec le plus d'érudition, que les facultés humaines ne pouvaient être séparées les unes des autres, comme l'admettait l'ancienne psychologie. Et pour lui, cette unité fondamentale n'est ni statique, ni immobile, ni immuable. Elle est, au contraire, dynamique, génétique et fonctionnelle. Elle

(1) Cette étude fait partie de la série *Éducateurs nouveaux* (voir cette *Revue*, décembre 1941, novembre 1944, février 1945, janvier-février 1946).

est moins un fait qu'une tendance et une orientation. Et si toute vie intellectuelle dans son essence est adaptation, réaction sur le monde ambiant, on conçoit que John Dewey, soit, par delà l'océan, le premier champion de ce travail scolaire total qu'est la réalisation des aspirations actives de l'enfant.

La petite école modèle, fondée par lui en 1896, et annexée pendant huit ans à l'Université de Chicago, fut pour le psychologue une mine d'observations fécondes. Il intervenait le moins possible, tout en pensant que les instincts et les intérêts des enfants se révéleraient mieux s'ils étaient orientés vers des activités utiles, en rapport avec la vie sociale, comme le sont la menuiserie, la cuisine et la couture, auxquelles doivent s'exercer garçons et filles. Selon la conception américaine de l'être débrouillard, qui ne met pas deux pieds dans un soulier, qui a du « nerf », du « cran » et de l'« allant », les filles doivent connaître, ne serait-ce qu'occasionnellement, les travaux manuels dévolus aux garçons, et ces derniers — les hommes de demain — doivent posséder aussi les connaissances pratiques indispensables pour seconder ou remplacer plus tard leur femme en cas de besoin. Et, comme j'ai pu m'en rendre compte, en voyageant et en campant aux États-Unis, un homme qui ignore les rudiments de la cuisine et de la couture, un homme qui ne sait pas préparer un repas simple, ni procéder à une réparation facile de ses vêtements, est considéré outre-Atlantique, comme un être incomplet. Aussi bien les deux postulats de l'École « active », liberté de l'enfant dans sa tâche et utilisation du travail manuel dans ses études, sont-ils largement admis, compris et réalisés, dans les écoles publiques comme l'ont montré John Dewey et sa fille Evelyn dans le curieux ouvrage, qu'ils ont consacré aux *Schools of to-morrow*. Écoles de demain, écoles expérimentales, classes de vie, où l'on tient compte en gros de l'âge plutôt que des résultats obtenus. Écoles d'éducation organique, comme celle de Fairhope, de

Montclair et de Greenwich, où sans cesse les éducateurs et les éducatrices sont sollicités par le *higher self* de l'enfant, son instinct de croissance, son besoin de manipuler et de créer des objets, en se servant de la matière pour exprimer sa pensée, son désir inconscient d'accroître son savoir par l'expérience sincère et objective, sans qu'interviennent les moyens artificiels de l'école traditionnelle, notes, rangs, interrogations, promotions, qui risquent de fausser les vrais motifs d'action et d'ébranler, en l'« extériorisant », l'unité fondamentale de l'être. Écoles de demain, qui considèrent surtout l'enfant comme « un organisme actif en croissance », dira John Dewey. Écoles « actives » dira le premier, par abréviation, M. Pierre Bovet. Ce n'est pas le terme qui importe ; c'est le fait constaté déjà par Binet : « L'enfant n'apprend qu'en agissant. » Et comme Dewey, il en donne la même raison biologique : « Toute vie intellectuelle est une série d'actes d'adaptation. » *Learning by doing* : l'exercice avant la formule. L'expérience concrète avant l'idée générale. C'est la marche la plus sûre, la plus naturelle et la plus normale.

*
* *

A l'Université « Columbia », de New-York, où il professe la philosophie, John Dewey me reçut dans son petit bureau, encombré de livres de tous les temps et de tous les pays. Je vois encore son regard de malice, quand il me dit à brûle-pourpoint : « Il n'y a qu'une méthode, celle de la vie. . . Allez à *Park School*, c'est là que vous la trouverez ». Et j'y suis allé, sans parti pris, comme il sied, quand on cherche la vérité.

C'était par une belle matinée de printemps. La route de Buffalo était marquée : « 8. B ». L'avenue « bleue » jusqu'à la station d'essence de « Val Kill ». Puis une grande prairie, un portail de bois blanc entre deux bornes de pierre. L'auto stoppa devant le perron d'un vaste cottage, entouré de grands chênes. A l'intérieur meubles

simples et confortables. Sur la chaise longue un gros chat noir ; dans la véranda de style colonial, une table à thé déjà servie.

« La journée scolaire commence par des chansons en plein air », me dit la directrice, Miss Lewis, en regardant le jardin fleuri de lilas. Comme chez Tagore, à Santiniketan, où les enfants hindous chantent à l'aube. Ici, sous les arbres, le chœur des grands élèves, chanté à bouche fermée, monte avec des douceurs d'orgue dans l'air pur du matin. Après quoi un garçon s'avance sur la pelouse et récite un poème à la nature. Quelle révélation pour un cœur d'enfant que la magique féerie du renouveau. Et toute éducation véritable ne cherche-t-elle pas d'abord à restituer à l'enfant le milieu naturel qui lui permette de développer — à son image — sa propre personnalité.

Park School se compose de plusieurs pavillons séparés. Dans l'atelier, les petits élèves, se mettent d'abord au travail manuel. Ils enfilent à l'américaine leur « salopette » bleue ou beige pour peindre les maisonnettes d'un village en miniature qu'ils ont construit eux-mêmes, ou pour fabriquer une chambre à coucher moderne où rien ne manque, pas même le minuscule téléphone. Détails très « couleur locale », conception et réalisation plus vivantes que la systématisation montessorienne ou decrolyenne.

Près d'un autre pavillon, les enfants assis en cercle par groupes de huit déchiffrent un texte de lecture dans un de ces agréables livres illustrés, dont les Anglo-Saxons ont le secret. Les élèves s'enseignent eux-mêmes par l'entr'aide et l'entraînement mutuel. Quand c'est trop difficile, la maîtresse est là, tout près. Une fillette lui demande le sens d'un mot nouveau, il est caché derrière le noir grimoire des lettres et pour goûter le plaisir de comprendre, c'est bien le sens qu'il faut trouver. Dans une cuisine « ripolinée » blanche et luisante à force d'astiquage — vrai laboratoire d'économie domestique — des élèves de sixième année préparent le cacao pour le lunch de dix heures, pendant qu'en quatrième année

— groupe de 28 élèves qui sera bientôt dédoublé — c'est la leçon de géographie sociale sur les mœurs des Peaux-Rouges. On se documente dans la classe-musée, puis tout le monde s'enfuit vers deux « wigwams » dressés la veille dans le verger. Rien ne manque à la collection d'objets, réunis par les enfants : gravures, vêtements, outils, instruments de musique, poteries, se rapportant à la vie primitive des Indiens d'Amérique.

Je traverse le vaste potager que les élèves cultivent l'après-midi. Je jette un trop rapide coup d'œil à la ferme modèle, et je repasse en classe de première année où les enfants apprennent à lire par la méthode globale. La phrase est obtenue par une habile conversation, elle est écrite au tableau, lue, les mots soulignés sont effacés et les enfants copient le texte avec de gros crayons. D'abord observer, agir et comprendre, faire dire, exprimer par le langage, faire lire l'expression écrite et la reproduire. Méthode globale, méthode naturelle, pour communiquer à l'enfant l'ingénieux symbolisme que les adultes emploient pour exprimer par écrit leur pensée.

Au Studio, des élèves ébauchent des projets d'illustration, dessin spontané, peinture, modelage. Quelques garçons « œuvrent » le bois pour en faire des jouets ou « bricolent » à leur guise des objets hors d'usage. Que n'ai-je pas vu dans cette petite cité d'enfants ? Au camp indien, des élèves habillés en Peaux-Rouges taillent des flèches, jettent le « lasso », tannent du cuir, tournent des pots, tressent des paniers, teignent des plumes, tissent des toiles. Et tous revivent dans leurs corps et dans leur âme les émotions latentes de la race.

Près du poulailler, si l'on discute avec tant d'animation, c'est que l'intérêt collectif du quatrième groupe, comptant 24 élèves, est localisé sur l'élevage modèle des poulets. Tout l'enseignement gravite, cette semaine, autour de ce « centre » : plan de l'installation, construction et entretien, notions d'aviculture, achat et mesurage des graines, évolution de l'œuf, couveuse, vente des

produits. Application pratique, dans un milieu rural type, de la méthode active des centres d'intérêt.

Des chants viennent de fuser là-bas vers l'étang. Trente enfants s'étirent dans l'herbe fraîche. Et le piano — sous un auvent — prélude aux danses rythmiques sur le plateau du théâtre en plein air. Pendant ce temps, à l'autre extrémité de la prairie, les grands, qui vivent en république scolaire, emploient leur *free time* à construire une baraque où ils comptent débiter les fameuses « Esquimopies ». Voici leur combinaison. Ils achèteront des tartes pour six cents dans le commerce local, et ils les revendront pour dix cents, d'où bénéfice probable de trois dollars par jour, l'école comptant 224 élèves. Le gain sera versé à la caisse de la future *high school* dont on projette la fondation. Au pays des *business*, les affaires sont les affaires.

« Ne perd-on pas trop de temps ? demandai-je à Miss Lewis. — Certainement, me répondit-elle, mais c'est pour en gagner. — Et quels résultats obtenez-vous pour les branches purement scolaires ? — L'application des tests de rendements, tests pédagogiques, a donné pour toutes les épreuves des chiffres nettement supérieurs à ceux fournis par les élèves de même âge qui fréquentent les écoles publiques. » Et Miss Lewis ajouta : « Sur douze enfants de *Park School* que nous avons été forcés d'envoyer finir leurs études dans une école officielle, il y en a dix qui ont immédiatement pris la tête de leur classe et qui maintiennent leur avance. » Étais-je convaincu ? Et le nœud du problème pédagogique est-il avant tout une question de milieu comme John Dewey l'a montré dans ses principaux livres (1) : L'école ne doit plus être un milieu artificiel, préparant l'enfant à la vie de l'adulte, mais un milieu naturel, faisant partie de la vie elle-même, puisque nos enfants y passent l'âge d'or de leur exist-

(1) *Comment nous pensons*, trad. en français, éd. Flammarion, Paris.

tence. Ces élèves de *Park School* ne cessent de collaborer vraiment à l'établissement et à l'entretien de leur école. Ils font leurs propres livres et leurs propres meubles, aménagent eux-mêmes leurs classes-laboratoires et leurs classes-ateliers, se disciplinent eux-mêmes, à l'instar de ce qui se passe naturellement dans une grande famille bien unie (1).

*
* *

Dans les meilleures écoles « actives » des États-Unis, celle de Francis Parker, de Bryn Mawr en Pensylvanie, de Mrs. Johnson à Indiana, de Miss Pratt à New-York, ainsi que dans certaines écoles publiques de Chicago, Columbia, Pittsburg et Indianapolis, on s'est efforcé d'appliquer les idées pragmatiques de John Dewey, comme on l'a fait à *Park School* de Buffalo, en créant un milieu scolaire où l'enfant puisse vivre d'une vie complète et autonome (en travail manuel, étude). A la « Maternelle » il dispose de jouets et d'objets qui lui enseignent à contrôler ses sens, ses muscles, son hygiène, sa santé. Au « Jardin d'enfants » d'autres exercices habitueront son corps en voie de croissance à exécuter des mouvements précis et coordonnés. Si ces travaux pratiques ne lui donnent qu'une connaissance superficielle de la technique c'est afin qu'il découvre comment se fait le travail dont nous vivons et qu'il apprenne ce qu'un enfant de son âge peut comprendre de la théorie d'une industrie. Et le travail manuel comme nous l'avons dit, cessant d'être éducatif aussitôt qu'il devient automatique, il importe de ne pas astreindre trop longtemps à la même activité sensorielle et musculaire un enfant qui se développe et qui demande à exercer sur des problèmes toujours

(1) *L'École et l'Enfant*, trad. en français, éd. Institut Rousseau, Genève.

nouveaux ses facultés d'attention et de jugement. Sur un petit métier à main, il tissera des bandes d'étoffe grossière ; avec un peu d'argile, il façonnera des écuelles ; avec du raphia, il confectionnera des corbeilles. Et tant d'autres objets rudimentaires qui sont à la base de la civilisation et dont les procédés primitifs de fabrication initieront le mieux l'enfant à l'expression de son activité créatrice.

C'est plus tard, dès la cinquième année, que la formation professionnelle sera mise sur le même plan que la culture générale, que l'activité manuelle sera orientée vers des travaux plus spécialisés et plus perfectionnés en même temps que seront développés par la musique et les beaux-arts les talents réels dont certains enfants peuvent être doués.

A l'École active comme à l'École nouvelle, les professeurs de sciences naturelles et sociales utilisent les ateliers pour illustrer d'exemples l'enseignement théorique. La chimie étudiée est celle des aliments ; les cours de botanique et de zoologie comportent les soins à donner aux plantes et aux animaux de l'école. En classe d'arithmétique on résout les problèmes qui se posent en menuiserie ; en classe de rédaction, on s'attache aux questions signalées par les élèves qui travaillent à l'imprimerie : orthographe, ponctuation, style. Et c'est parce que le travail scolaire ainsi compris est du travail « réel » qu'il répond aux besoins de chaque élève et lui permet d'accomplir son œuvre, selon son rythme individuel, sans que des camarades trop lents ne l'obligent à marquer le pas, à tout moment. Ainsi relié aux activités pratiques et journalières, le travail en classe trouve son intérêt dans la vie naturelle et dans la vie sociale. Il présente plus de signification pour les élèves qui ne passent plus tout leurs temps sur des livres. Et le monde des idées devient plus passionnant quand apparaissent plus nettement ses rapports avec le monde de l'action.

Telles sont les conséquences pédagogiques de la

philosophie pragmatique de John Dewey. Telle est cette éducation — mi-académique, mi-professionnelle — de l'école active, qui convient à l'utilitarisme américain et qui a été couronnée de succès dans certaines écoles publiques. « La connaissance est une forme de l'action, qui nous permet d'adapter nos efforts à nos besoins et à nos intérêts. L'instruction est une expérimentation. » Et lorsque l'enfant apprend en agissant, il revit physiquement et mentalement les principaux faits de la civilisation humaine, qu'il ne peut connaître que superficiellement par l'enseignement livresque, puisqu'il n'a pas de pierre de touche pour les saisir, les expérimenter et les juger. En acquérant un savoir non verbal mais réel, par une instruction dynamique qui se traduit en actes, il retiendra mieux dans la vie ce qu'il aura découvert par lui-même. « École active, méthode de vie », me dit John Dewey, à mon départ pour Buffalo. « École active, préparation à la vie », lui dis-je, à mon retour « à la vie d'action, courageuse et généreuse, qui attend les générations futures ».

*
* * *

John Dewey m'explique alors son fameux diagramme : « Intérêt-Attention-Effort ». Ce n'est pas à la fatigue qu'on peut juger de la dépense d'énergie, requise par un travail intéressant, qui est spontanément intensif. C'est à l'initiative, à l'esprit de recherche et d'invention, mis en action. C'est à son degré d'attention. Et comme l'intérêt est la source de l'attention, c'est lui le véritable agent du progrès intellectuel. L'attention, elle, n'est qu'une « intégrante » dont font partie pour les neuf-dixièmes, si ce n'est plus, le *tonus* nerveux de l'enfant — résistance à l'effort, due à mille causes psycho-physiques — et pour un dixième seulement le rapport d'action et de réaction entre l'esprit de l'enfant et le stimulant extérieur.

Autant d'aphorismes pour me faire comprendre que si ce stimulant se trouve sur une ligne qui prolonge celle des intérêts naturels, en d'autres termes, si l'enseignement sait éveiller l'action intellectuelle particulière de l'enfant, celui-ci à son tour, réagira de façon vivante aux actions qui s'exercent sur lui du dehors. Il sera donc capable d'attention et de progrès réel.

« La pensée de l'enfant jusqu'à douze ans est d'abord globale et pseudo-synthétique » me dit John Dewey, qui aime à résumer en termes scientifiques sa psychologie. « L'abstrait, l'analyse suivie, le style discursif, autant de complexes de sensations dissociées, qui sont contraires à la nature de l'enfant. Dans l'évolution embryonnaire, les cellules engendrent des cellules, les organes transitoires des organes plus parfaits. Ainsi les instincts, besoins, tendances et aspirations engendrent des aptitudes de plus en plus différenciées. L'École active favorise cette évolution génétique de la pensée et du caractère ». Et en langage plus imagé, John Dewey m'affirme que c'est à la manière d'un chien de chasse que l'enfant exerce son activité spontanée, quêtant de façon désordonnée et restant parfois en défaut. Il s'agit, par la méthode active, de le tirer de cet éparpillement extérieur pour le ramener aux sources vives, intérieures, de ses intérêts et de ses tendances de primitif, sans tomber dans le piège signalé précisément par Dewey lui-même dans *Democracy and Education*, celui de laisser l'enfant jouer au primitif au point de s'y enliser et de n'en plus pouvoir sortir ; mais ce contact une fois établi et la source de l'intérêt retrouvée, il faut que cette force d'attention mette la raison en branle, en ramenant l'enfant au problème d'aujourd'hui. Sans le jeu libre de la spontanéité il n'y a aucune activité intellectuelle véritable, aucun intérêt naturel, aucune intégration spirituelle. Et cette spontanéité enfantine ne peut être une force créatrice que si elle est constructive de la personnalité.

*
* *

L'École Francis Parker, de Chicago, est celle qui reflète le mieux la pensée pédagogique de Dewey, telle qu'elle s'exprime dans son livre capital *School and Society*. Dans l'enseignement de l'histoire par exemple, on procède du connu à l'inconnu, du présent au passé. En première classe, tout le travail des enfants de six à sept ans a pour centre d'intérêt « la maison », qu'il s'agisse de lecture, de calcul ou d'écriture, de dessin ou de modelage, de langue maternelle ou de langues étrangères, d'histoire, de géographie ou de science naturelle. La maison de poupée qu'on charpente et qu'on meuble, puis la maison de refuge, l'abri que l'on construit en dehors, en utilisant les matériaux trouvés sur place. On pensera alors aux hommes d'autrefois ; on jouera à l'homme des cavernes et des cités lacustres, aux Peaux-Rouges et aux Esquimaux. On ira au musée pour contempler leurs ustensiles et les reproduire ensuite. On parlera de leurs mœurs et de leur vie, de leurs occupations et de leurs jeux.

L'année suivante, la classe toute entière cultivera son carré de jardin et un jour de récolte, on parlera des produits de la terre, de la façon dont s'y prenaient les hommes primitifs pour faire pousser les végétaux. Histoire des peuplades agricoles, des peuples pasteurs et des bergers arabes. Tissage d'un tapis en laine de mouton ou de chameau pour la maisonnette des petits. En 3^e classe le centre d'intérêt sera la grande ville « tentaculaire » que les élèves habitent, Chicago avec ses voies d'accès, ses moyens de transport, ses moyens d'éclairage, d'adduction des eaux et de drainage. Histoire des émigrants et des pionniers. En 4^e classe, âge des impressions vives et colorées, l'aspect extérieur de la vie grecque, les costumes, les maisons, les temples, les statues, les marchés ; les conquêtes, les grands hommes, les artistes ; les fouilles et les trésors retrouvés. En 5^e classe, âge des instincts de vagabondage et d'aventure, vie des explorateurs, héros

scandinaves, premiers colons, dont les exploits enchantent l'âme enfantine. Dans les classes suivantes on continue l'histoire des États-Unis, en insistant sur le commerce et l'industrie, l'étude plus systématique sur l'antiquité de l'Angleterre et de l'Europe, sans omettre les corporations des villes libres du Moyen âge, car on m'a demandé, lors de ma visite, maints renseignements sur la vieille cité de Sienne et ses fameuses *contrades*. Et quel vif intérêt chez ces jeunes américains pour les anciennes « Compagnies » de la petite république. Quel que soit le sujet étudié, toujours domine chez les maîtres le souci de dégager le facteur économique et social, l'influence du milieu naturel et du travail humain sur les institutions et les coutumes.

Je me rappelle une interrogation en 5^e classe : « Vous me parlez, dit le maître, des Indiens et de leurs tribus. Savez-vous quelles étaient ces tribus ? où elles habitaient ? Quelle différence il y a entre une tribu et une famille ? » Personne ne répond. « Eh bien, nous chercherons dans nos fiches, nos atlas, nos albums, nos documents. Vous venez de mentionner les Indiens du Sud-Ouest, les « Pueblos », savez-vous quels sont les Blancs, qui les premiers rencontrèrent ces Indiens ? » Un garçon se lève, mais sa réponse n'est pas claire. La classe s'informerait de ce fait historique avant six jours. « Vous trouverez tous les renseignements dans les livres de la bibliothèque. » Et le maître indique les auteurs et les titres ; il indique encore des recherches à faire en dehors de la classe. . . On voit la méthode. Une série de procédés d'activité intellectuelle, qui intéressent l'enfant, et l'entraînent à fournir un effort personnel. C'est l'histoire présentée, non pas comme un résultat, mais comme une recherche et une découverte. Éveil de la curiosité scientifique, appel au jugement de valeur, initiation à l'étude et à la critique des documents. Ce n'est plus la mémorisation d'un passé mort. C'est l'enfant vivant au cœur du passé vivant. C'est vraiment de l'histoire.

Et la « dramatisation » aide à la faire revivre encore davantage. En 4^e classe, histoire de la Grèce, construction en commun d'un modèle réduit d'une maison grecque, composition de poèmes relatifs à certains mythes. On joue aux sculpteurs et l'on recrée Mycènes. On confectionne des costumes grecs en laine blanche, que l'on portera à la fête dionysiaque, qui comprendra des danses, des prières, des chants improvisés. Quelques élèves composent même des saynètes sur des faits historiques qui les ont particulièrement intéressés. Ainsi enseignée par l'action, reconstituée sur le théâtre d'enfants, l'histoire devient intelligible et émouvante. Elle s'unit si profondément à la vie scolaire que les enfants en gardent longtemps le souvenir comme une chose vécue et non comme d'un texte qu'il faut apprendre pour le réciter ensuite.

Pourquoi ne pas reconnaître que le défaut de l'histoire est, en effet, de n'être qu'un récit et que les mêmes faits racontés, s'ils étaient mis en action, auraient bien une autre force et surtout porteraient bien une autre clarté à l'esprit. « En voyant jouer *Henri VI* de Shakespeare, écrit Hénaut, j'eus la curiosité de rapprendre dans cette pièce toute l'historique de la vie tragique de ce prince. J'avoue que cent fois j'ai su ces faits et que cent fois je les ai oubliés. J'ai donc relu Shakespeare et j'ai mieux vu les personnages qui jouaient devant moi. J'ai reconnu leurs mœurs, leurs intérêts, leurs passions qu'ils m'ont appris eux-mêmes. Et tout à coup, oubliant que je lisais une tragédie, je me suis cru avec un historien et je lui ai dit : « Pourquoi ne pas écrire ainsi l'histoire et comment cette pensée n'est-elle venue à personne ? »

D'ailleurs la littérature comme l'histoire gagne à être « dramatisée » au théâtre d'enfants. En 6^e classe, les petits jouent *La Belle au bois dormant*, après avoir composé les dialogues et les indications scéniques, écrit les chants et la musique. Une telle association d'exercices, habituellement séparés, stimule tout le travail scolaire. Combien l'expression est plus vive, moins monotone, la

pensée plus simple et plus nuancée, quand la rédaction n'est pas une fin en elle-même.

En classe supérieure les grands avaient lu un extrait d'*Ivan*, de Tolstoï. Pendant les leçons de rédaction ils l'adaptèrent à la scène, en faisant eux-mêmes presque tous les costumes, en incorporant au spectacle les danses qu'ils avaient préparées en classe de rythmique. Et comme tout est voué au cœur des enfants, avec quel soin on les intéresse aux décors, aux accessoires, à tout ce qui forme leur goût, en même temps qu'on modèle et qu'on élève leur esprit, en mettant un beau texte à leur portée.

« L'enfant est neuf et il aime à créer », a dit Jacques Dalcroze qui préconisait les improvisations rythmiques dès le jeune âge, avant qu'apparaissent les inhibitions, les traditions, les conventions de l'adolescence et de l'âge adulte. John Dewey est du même avis mais il préfère une « rythmique » vitale, plus spontanée et plus naturelle, à la fois physique, psychologique et plastique, indépendance de la musique et du solfège, bien qu'elle puisse y préparer. « Il ne s'agit pas seulement de métrique et de danse, m'avait-il déclaré avant mon départ pour Chicago, il s'agit de faire participer à l'expression créatrice l'être tout entier, aussi bien par les chants et les paroles, les tons de voix, que par la mimique et le geste. » C'est pourquoi John Dewey ne retient du système de Dalcroze que la première partie, soit les exercices de réactions, d'élan, de mouvements continus ou saccadés, d'arrêts corporels, de gestes opposés, laissant tomber la préparation proprement musicale, les exercices de tonalité, d'audition intérieure, d'esquisses vocales, d'enchaînements d'accords, etc.

Cette culture rythmique vierge de toute technique musicale doit se greffer sur la culture physique naturelle, dont elle est un complément. Elle peut s'accompagner de chant, de récitation, de déclamation, et ne se réalisera pleinement que si les thèmes sont enfantins. La « Berceuse », la « Promenade », la « Machine », si fréquents chez

Dalcroze, peuvent convenir à des « rythmiciens » adultes, non à des enfants. Quant au thème souvent répété : « Voici un gros ours », il est trop puéril pour éveiller l'imagination d'un enfant à l'âge scolaire. D'autre part, qui a vu les démonstrations finales d'une leçon-type de Dalcroze conviendra qu'elles sont d'une virtuosité prodigieuse, mais que la plupart des élèves ayant en main les moyens d'expression les plus souples et les plus complets qu'un être humain puisse posséder : métrique, rythmique, interprétation, improvisation, ne montrent guère que des conventions de sentiments et des attitudes déjà trop stéréotypées. Et si nous regrettons que la puissance technique de la méthode Dalcrozienne nuise trop souvent à sa puissance d'expression, c'est parce que nous savons qu'en fondant tant d'Instituts de rythmique en Europe et en Amérique, Jacques Dalcroze se proposait d'abord l'éducation de l'enfant. Or, l'enfant a trop le désir naturel de s'éprouver soi-même, de connaître ses forces et de les utiliser, pour que toute méthode cesse d'être vraiment éducative si elle n'est pas mise au service de son expression spontanée.

Il faut avoir vu danser les élèves hindous de Tagore, à Santiniketan, ou avoir entendu le chant mimé du chœur d'enfants de Garros à Vienne, sur des thèmes poétiques ou mélodiques qui laissent une grande place à l'individualité de chacun ; il faut avoir visité près de Prague, l'école libre de Kladno, où des enfants du peuple, filles et garçons d'un quartier ouvrier, expriment dans un magnifique élan de tout leur être les thèmes enfantins, musicaux et poétiques, de leur composition, pour savoir jusqu'à quel point le vrai théâtre d'enfants et la vraie rythmique enfantine correspondent aux saines intuitions de l'âme populaire. Dans ces libres communautés scolaires, l'atmosphère de complète autonomie a suffi, pour que s'épanouissent dans la joie les instincts créateurs de l'âme enfantine.

Et sur la scène même de l'École Francis Parker, ce

jeune danseur de douze ans que j'ai vu développer divers tableaux de la vie courante, de la vie enfantine « extériorisée » avec une sensibilité, une fraîcheur, et un sens artistique, qui ne provenaient d'aucune étude ni d'aucune technique. Aucune de ces évolutions banales sur pointes que nous infligeons tant d'élèves. La danse est autre chose. Avec quel don d'observation aigu, quel rythme sûr et quel réalisme poignant cet enfant improvisait le premier essor d'un oiseau, en trouvant dans la musique de disque le refuge de ses sentiments. Et ses camarades qui « voletaient » autour de lui, somme s'ils battaient des ailes, sautillant à gauche et à droite pour le faire sortir de son nid, témoignaient bien qu'il n'est pas nécessaire d'être un danseur-né ou un enfant prodige pour s'adonner à la joie de la création plastique expressive.

Quel que soit le personnage ou le héros représenté, l'enfant se glisse au travers de ses gestes et de ses actes jusqu'à son état d'âme pour en réaliser les hauts faits, imposer à son milieu cet absolu psychologique de l'image active, animée par son « moi » concentré et exalté. C'est à ce moment et dans cet état que le jeune enfant est spontanément un acteur inspiré et qu'il convient d'utiliser le théâtre pour l'« extériorisation » de sa vie affective, en lui permettant d'incarner l'action dramatique, de vivre réellement les sentiments exprimés dans toute leur plénitude psychologique et morale. Après l'âge scolaire une telle réalisation ne sera possible qu'en imagination et non plus en acte. Tout espoir de contrôle sera perdu ainsi que tout le bénéfice des résultats éducatifs qu'on peut en attendre.

C'est donc un des grands mérites de John Dewey d'avoir compris qu'avec des enfants habitués à l'autonomie, on pouvait tirer un grand profit de cette dramatisation, non seulement pour la maîtrise des émotions, mais pour l'étude en action, par le groupement et l'acquisition de connaissances que l'étude didactique permet d'assurer beaucoup plus tard.

*
* *

A l'École Francis Parker, il faudra peut-être trois heures pour expliquer à un enfant, par un matériel auto-éducatif approprié, la valeur des symboles employés en calcul, ce que signifie $1/2$, $1/4$ ou $2/3$. Et tout ce temps sera bien gagné, si dès ce moment, sans même que les termes soient prononcés, les notions de fraction, de numérateur et de dénominateur sont devenues si claires et familières qu'aucune confusion n'est possible dans l'esprit de l'élève. Cette première initiation mathématique, indispensable à l'étude du système métrique, ne peut se faire utilement que par des moyens concrets, et la méthode expérimentale est seule capable de créer les réflexes d'association et les automatismes inconscients nécessaires à l'assimilation mentale.

Pour l'entraînement au calcul pratique, le professeur d'arithmétique transforme sa classe, durant plusieurs semaines, en confiserie où les élèves font leurs achats, ce qui les oblige à effectuer des calculs, dont ils saisissent l'utilité immédiate. Chacun à son tour tient la caisse, rend le change, récapitule tout ce qu'on lui a acheté. A la moindre erreur, le professeur fait tout réviser, ce qui est un excellent exercice... à condition que les élèves ne demandent pas, sous peine de grève, qu'on leur installe une vraie confiserie en classe. Qu'il y ait procès ou non, cette transformation de la classe de calcul en magasin, en banque, en marché, correspond aux instincts naturels de l'enfant pour le troc et les échanges. Par ce moyen bio-génétique et non plus mécanique, le jonglage avec les chiffres n'est plus un travail fastidieux, mais une activité de jeu spontané, préparatoire à la vie. Développement intégral de l'action individuelle, donnant à l'enfant le goût de l'initiative hardie et de l'effort soutenu que l'école active semble prendre plaisir, par des méthodes ingénieuses, à fixer dans la race, à en juger par

la puissance créatrice du travail américain, servi par un outillage perfectionné.

Apprendre aux enfants des jeux et des métiers, l'art de tirer parti de leur habileté manuelle et de s'en faire de bonne heure des petits gains, l'art de s'organiser par groupes d'entr'aide, par équipes ou par catégories pour qu'une activité plus accrue en résulte, autant de moyens pratiques de préparer aux carrières actives et productives la jeunesse scolaire d'un peuple neuf, qui court à son avenir.

*
* *

Sur un diagramme de l'école active, John Dewey me montre au centre la bibliothèque, et le musée où tout aboutit, représenté par des flèches qui convergent vers ces deux points. Autour, les salles de classe. En haut, le monde des affaires, le milieu de la production industrielle. Ateliers de menuiserie et forge. Travaux textiles. A gauche, le milieu familial, avec sa cuisine, son laboratoire de biologie et de chimie organique. A droite, le milieu universitaire, recherches scientifiques et travaux techniques. Laboratoire de physique et musique. A l'extrême limite, le milieu naturel, jardin, parc, campagne.

Échange constant d'objets, d'idées, d'influences entre le milieu scolaire, le milieu social et le milieu naturel. L'enfant doit pouvoir utiliser d'une façon libre et complète, dans l'école même, toute l'expérience qu'il acquiert au dehors et appliquer à sa vie journalière tout ce qu'il apprend à l'école. La bibliothèque est le dépôt des richesses intellectuelles de tout genre qui permettent de comprendre la valeur et la portée des occupations manuelles. Les travaux pratiques n'ont aucune fin en eux-mêmes et ne visent pas plus à former des menuisiers ou des forgerons que des cuisinières ou des couturières. Ils ont une fin sociale qui consiste à donner à l'école des échappées sur la société et la production industrielle.

« Unissez l'école à la vie, me dit John Dewey, et toutes les études seront nécessairement liées entre elles. » Je compris alors qu'en partant des reliefs de sable et des maisons de poupées, des tout petits, en passant par les essais de boulangerie, de tissage, de poterie, des moyens pour s'élever jusqu'aux collections, aux pièces de théâtre, à la construction d'appareils des plus grands, l'éducateur de l'École active trouve à suggérer à ses élèves tout un échelonnement d'activités qui peuvent s'exercer en commun, tendent à concentrer — non à disperser — l'attention sur l'objet des études et contribuent ainsi à la culture de l'esprit.

Je compris que pour rendre possibles de telles activités, qui font appel aux mouvements du corps, à de fréquents déplacements, à l'emploi d'outils et de matériaux parfois encombrants, la classe « assise » avec ses bancs immobiles n'était plus de saison. C'est pourquoi l'École active adopte la classe-laboratoire et la classe-atelier pour tous les travaux scolaires, sciences naturelles, sciences sociales, langues, mathématiques. Des tables mobiles faites de planches, posées sur des chevalets. De simples tabourets. Et le long des parois, de longs tableaux bas — non plus noirs, mais gris clair — sur lesquels on peut écrire et dessiner avec des craies et des crayons de couleurs. Pas de cahiers. Des carnets ou des blocs-notes. Des armoires où l'on trouve tout ce qu'on veut pour travailler de ses mains. Des fichiers où l'on se reporte souvent pour entreprendre de nouvelles recherches. Au-dessus des représentations d'œuvres d'art et sur le rebord des fenêtres, des plantes vertes ou des fleurs.

Suivant le nombre des élèves et la disposition des lieux, on consacre à chaque branche d'enseignement une salle spéciale. Biologie, poids et mesures, histoire, géographie. Un atelier de menuiserie et un local pour divers petits métiers, un atelier de dessin et de modelage, une cuisine pour les essais des élèves, une bibliothèque et un musée où règne la loi du silence, vrais temples de la

pensée, qui servent de salles de lecture et de recueillement. Pour le médecin et le « psycho-technicien », un cabinet bien outillé, servant à la fois aux mensurations physiologiques (carnet de santé) et aux tests psychologiques (orientation professionnelle). Enfin, le cinéma et le théâtre scolaire, les machines à écrire et les machines à compter. Dehors, les espaces de plein air pour les jeux et les sports, la culture physique et rythmique, le montage des huttes, le dressage des tentes, les jardins d'essais, les parcs d'élevage (mammifères et oiseaux sauvages de la région). Et chaque fois que le temps le permet, le bain de piscine, le bain d'air et le bain de soleil.

*
* *

A New-York, John Dewey, m'accompagna à la *City and Country School*. Quel extraordinaire animateur ! Il a contribué lui-même à la fondation de presque toutes ces *Experimental Schools* (1) et caractérise d'un mot essentiel chacune d'entre elles. Il appelle celle-ci la *Play School* pour bien désigner son principe de base. « C'est pour jouer que l'enfant vient ici, me dit-il, et c'est en jouant qu'il s'instruit. » Il semble que chaque école a voulu innover sur tel ou tel point, métiers, collections,

(1) Principales Écoles actives. En voici la liste : Antioch School (Ohio), Carson College (Flourtown), Ethical Culture School (New-York), City and Country School (New-York), Walden School (New-York), University School (New-York), dirigée par Miss Parkhurst, Edgewood School (Greenwich), Gary School (Chicago), Francis W. Parker School (San Diego), Park School (Buffalo), Park School (Baltimore), Open Air School (Bryn Mawr), Loonis Institute (Windsor), Moraine Park School (Dayton), Country Day School (Oak Lane), Riordan School (Highland), Stelton School, Winnetka School (Illinois), dirigée par C. Washburne.

Toutes ces Écoles actives sont affiliées au *Bureau of Educational Experiments* de New-York.

drame, musique ou autre, et que chaque innovation soit brandie comme un drapeau dans ces prospectus, dont s'engoue le public américain, si friand de publicité et de réclame. « Si cette petite École active, destinée aux enfants de 5 à 12 ans, exerce une influence croissante, aux États-Unis, me dit John Dewey, c'est que Miss Pratt qui la dirige a su créer un milieu expérimental, favorable aux connaissances pratiques. » Et pour mieux m'en convaincre, il commence la visite par le toit, où des bambins prennent leurs ébats. Ils essaient d'obtenir plus d'équilibre et d'adresse, de développer leur activité musculaire, dans les actes de la vie journalière, en même temps qu'ils acquièrent des notions plus précises sur les objets qu'ils manient : échelles et cordes, marteaux et clous, tas de sable, caisses vides, grands blocs de construction très légers, qu'on transporte et superpose pour en faire des abris, des guérites et des maisons.

Dans les classes le matériel d'éducation sensorielle est aussi très varié. Sable, argile plastique, blocs de construction plus petits, qui ont les dimensions d'une brique et qui se prêtent à toutes les combinaisons possibles, jusqu'à la reproduction, après une visite, des deux grandes gares de New-York, avec des trains roulant à deux étages différents, de nombreux quais, des couloirs de dégagement, comme on les avait observés sur place. A partir de l'âge de sept ans, chaque classe ou plutôt chaque groupe d'enfants, a son centre d'activité spéciale, basé sur les intérêts naturels. Ici les élèves étudient les différents moyens de transport et de communication. Ils observent dans les rues de New-York aussi bien la brouette et la charrette à bras que les autobus et le métro aérien. S'ils vont vers l'Hudson, ils voient le long des quais une variété infinie de bateaux et de *ferry-boats*. Ils les visitent, en discutent les usages, puis à leur retour, ils dessinent ce qu'ils ont vu, construisent des formes simples à l'atelier de menuiserie, reconstituent des scènes vues, d'après ce qu'ils découvrent chaque jour en venant

à l'école. Ils étudient aussi le ravitaillement de leur ville. Ils vont aux marchés, travaillent à la cuisine, puis avec des airs entendus... tâchent d'expliquer les erreurs commises. La gymnastique naturelle est complétée par la « rythmique » libre, sur des phrases musicales, composées au piano.

Dans l'autre classe, c'est la topographie de New-York, le tracé de son plan du haut du 58^e étage du Woolworth Building, la construction d'hôtels et de magasins avec leurs ascenseurs, d'immeubles et de fabriques, groupés en quartiers dans un vaste local de l'étage supérieur. Et à la belle saison toute cette cité, créée en jouant, sera transportée dans la cour, pour qu'on y puisse reconstituer les avenues, et grâce à un petit canal, les quais, les ponts, les bateaux et les écluses.

Ailleurs chez les enfants de 9 ans, ce sont les « commerçants ». Miss Pratt constate à cet âge la notion d'équivalence et de valeur, l'intérêt pour les transactions et les échanges. C'est alors l'intensification du calcul, la création d'un magasin — une papeterie — annexé à la classe et ouvert chaque jour à certaines heures. Les élèves vendent leurs articles, après avoir fait la réclame nécessaire, écrit à des firmes pour obtenir des prix de gros. Ils passent des commandes, tiennent la comptabilité, établissent les prix de revient. Ils étudient aussi la provenance et la fabrication des matières premières, l'histoire du commerce depuis le troc en nature jusqu'à l'emploi de la monnaie.

Les enfants de 10 ans font surtout de l'histoire, et sont groupés en guildes, comme au Moyen âge. Après discussions, lectures, visites du musée, chacun s'adjuge au travail à faire, tapisserie, poterie, confection d'armes, ou de costumes. Chaque élève peint, coud, modèle, descend à la menuiserie pour donner les dimensions voulues à certaines pièces de bois. Aucune flânerie. Pas une minute n'est perdue. Ah ! c'est qu'on a décidé récemment d'organiser une foire, avec échoppes, décorées

de panneaux et de banderoles, théâtre de marionnettes, jongleurs et ménestrels. Sur une toile grossière une grande tapisserie a été dessinée en commun. Certaines parties sont déjà brodées avec des laines de couleurs, paysages avec châteaux forts et ponts-levis, hameaux et monastères, chevaliers casqués, boucliers armoriés, missels enluminés. Et parce qu'en se mettant à l'œuvre ces enfants se sont donnés librement eux-mêmes un but précis — un but de jeu — toute cette vie médiévale des seigneurs d'autrefois avec leurs écuyers, leurs dames et leurs pages, tout ce passé splendide pourra revivre ainsi dans le ravissement de leur imagination créatrice.

Enfin les enfants de 11 et 12 ans, qui étudient l'histoire de l'écriture et du livre, se familiarisent par de fréquentes visites au musée, avec les manuscrits égyptiens, cunéiformes et chinois, dont ils s'exercent à reproduire les signes. Leur attention étant portée sur le dessin, ils examinent les enluminures des vieux textes. Au moyen de blocs ils impriment des affiches, qui servent de tableaux de lecture ou de calcul pour les petits. Et comme il est temps à cet âge de systématiser l'orthographe, et que l'enfant montre peu d'intérêt pour la dictée, Miss Pratt — une fois de plus — a greffé l'activité sur le jeu, réflexe de développement en transformant la classe, à certaines heures, en imprimerie et en salle de rédaction. Des reporters s'informent des nouvelles de chaque groupe, puis un rapport est rédigé, imprimé, corrigé. La première épreuve est tirée. Je feuillette plusieurs numéros de ce petit journal, abondamment illustré ; comptes rendus de visites d'usines et d'ateliers, excursions et promenades ; rapports sur l'activité scolaire, contes et récits, recettes de cuisine, modèles de couture, devinettes et mots-croisés. Quels progrès accomplis d'un mois à l'autre, aussi bien dans l'impression et la représentation des articles que dans leur rédaction. Et chez les élèves responsables à tour de rôle de la composition de chaque numéro, que d'émulation et d'amour-propre, pour améliorer leur

orthographe et collaborer plus activement à la tâche commune.

D'autres élèves de ces deux classes sont chargés de la poste et font la levée des boîtes, à différents endroits de l'école. Ils distribuent le courrier « correspondance d'affaires » entre classes, commandes pour la papeterie, articles pour la rédaction du journal. Attention aux mauvais facteurs. En cas de plaintes on s'adresse aux percepteurs.

Tout l'enseignement dans chaque classe, gravite autour de ces activités, de ces intérêts, de ces idées centrales. Histoire, géographie, arithmétique, physique et chimie, lecture et écriture. Expression concrète représentée par le modelage, le dessin, la menuiserie, la couture, les petits métiers. Pas d'activité imposée du dehors. Le motif de l'action éducative ne doit pas être cherché extérieurement à l'être. Tout cela, John Dewey l'a montré d'une façon définitive. L'École active ne supprime pas l'effort. Au contraire. L'effort accepté par le « moi conscient », le travail dont on voit le but immédiat, stimulent ce « vouloir vivre » de l'enfant américain, selon la loi interne de son développement, ce « vouloir mieux vivre » dans le sens de la liberté sans peur, de l'intelligence ouverte, de la responsabilité et de la coopération volontaire.

*
* *

De retour dans son petit bureau de « Columbia », John Dewey, théoricien et praticien de l'École active m'assure une fois de plus qu'il n'y a pas de limites à l'étude lorsqu'elle est intelligemment associée à la réalisation concrète. « Vous venez de voir avec quelle vitalité et quel enthousiasme, ces jeunes enfants se livrent à ce que j'appelle un *project*, la reconstitution d'un fait ou d'un objet, d'un événement ou d'une institution, d'un moment ou d'une période de l'histoire. Et par cette *project method*, ils couvrent en six mois un ensemble de sujets

qu'ils eussent mis deux ans à étudier par la méthode didactique et qui les eut rebutés par leur aridité s'ils ne les avaient associés par l'action à la réalité de leur propre vie. Car vous pensez bien, ajoute-t-il, qu'en construisant par exemple une ligne de chemin de fer — une ligne jouet — avec tous les ouvrages que nécessite un terrain accidenté, stations munies du matériel moderne, hangars aux machines, plaques tournantes, *bloc-system* électrique et autres perfectionnements, les élèves de Miss Lewis et de Miss Pratt ont dû acquérir pour un « projet » de ce genre, des connaissances nombreuses et variées, aussi bien en mécanique et en mathématiques qu'en sciences physiques et chimiques ». Et comment ne pas reconnaître que c'était là une base magnifique pour de futures études scientifiques supérieures.

Depuis longtemps une question me brûlait les lèvres ! « Tout cela n'est-il pas réalisé par le Dr Decroly, qui n'a pas non plus hésité à transférer dans le travail scolaire cette activité du jeu enfantin ? » La réponse ne se fit pas attendre. « Dans le plan systématique qu'a conçu Decroly pour permettre à l'enfant d'acquérir la culture scolaire en agissant, les sujets d'études sont enseignés avant la recherche tandis que dans nos plans d'École active, plus élastiques, ces mêmes sujets ne sont qu'indiqués, en vue d'une « tâche » individuelle à accomplir ou d'un « projet » collectif à exécuter. » Et John Dewey m'explique qu'il ne subordonne pas dans son système l'activité de l'enfant à la culture intellectuelle. Il met au contraire l'acquisition de la connaissance au service du « moi » enfantin qui se trouve vivre, à ce moment de son développement, l'activité du jeu.

*
* *

« Plans, tâches, projets », les trois pierres d'assise de toute École active. Les trois moyens techniques, proposés par John Dewey et ses collaborateurs, pour

permettre à l'enfant d'organiser lui-même son travail, selon les lois de son individualité.

D'abord le plan Dalton, créé par Miss Parkurst, à l'école de Dalton (Massachussets) et à l'*University School* de New-York, puis appliqué avec succès dans plusieurs centaines d'écoles anglaises et sud-américaines. Instrument neutre, à efficience maximum, pour n'importe quel travail scolaire, il réduit au minimum les exigences du programme et fractionne la besogne en tâches mensuelles, sortes de relais qui donnent élan et confiance, dans la course totale. Pour chaque matière et pour chaque élève, un aperçu général de ce qu'il faudra apprendre et de l'effort global à fournir pendant dix mois. Vis-à-vis du maître l'enfant se lie par une promesse écrite à son projet, qui devient son affaire personnelle, son *job*, son *business*. Dans ce contrat signé, tout son amour-propre est engagé. Dès lors il organise son travail à sa guise et choisit son temps pour l'accomplir, abandonnant parfois en cours de route telle tâche qui le rebute et qu'il laissera mûrir dans son inconscient pour la reprendre au bon moment.

Ainsi aucun danger de « bâclage » ni de gaspillage mental, puisque les énergies intellectuelles seront captées au seuil de leur « optimum ». L'élève qui accomplit volontairement la tâche qu'on lui suggère, qui en assemble les éléments et en découvre les difficultés lui-même, sera aussi libre et autonome devant le temps qu'il doit consacrer. Et nul doute que cette liberté d'action et de choix implique une discipline personnelle, une tension spirituelle positive, alors que la tâche imposée et le temps découpé artificiellement du dehors, laissent le moi détendu et appuyé uniquement sur l'autorité extérieure. Plus de groupements en classes. Plus d'enseignement didactique, au moyen de cours, de cahiers et de récitations. Une salle spéciale pour chaque matière du programme. Les élèves y travaillent librement, se déplacent, consultent les livres de la bibliothèque, les fiches de leurs dossiers,

les cartes, documents et graphiques fixés aux murs. Un maître spécialiste est à leur disposition pour les informations et les conseils, dont ils pourraient avoir besoin.

On ne saurait pousser plus loin l'individualisation, en respectant les programmes établis, bien que le plan Dalton n'exclue pas le travail en commun quand des élèves, attirés par une « similitude d'intérêt » désirent se livrer ensemble à des recherches du même genre, dans leur classes transformées en laboratoires, en musées et en ateliers. Et même depuis 1930, Miss Parkhurst, qui avait supprimé tout enseignement collectif, adjoignit à son plan quelques cours d'enseignement oral judicieusement adaptés.

D'ailleurs cette carence de tout enseignement collectif avait été déplorée au début par Ferrière, qui reprochait aussi au plan Dalton de s'adapter trop aisément aux programmes préconçus et aux méthodes verbales, comme s'il voulait insuffler une vie nouvelle dans le vieil organisme scolaire. Critique exacte, mais qui porte à faux, puisque le plan lui-même n'est pas en jeu. Il suffirait pour y échapper de rénover programmes, méthodes et manuels, afin que cet instrument de travail, destiné à l'acquisition des connaissances serve du même coup à une meilleure culture de soi-même.

C'est ce qu'a fait Carleton Washburne, en créant le plan de Winnetka. Il l'a divisé en deux parts bien distinctes. L'une comprend les connaissances et les techniques indispensables ; niveau commun de tous les élèves ; même résultat pour le même problème ; même notion d'un lieu géographique ; même représentation d'un personnage historique. La moitié de la matinée et la moitié de l'après-midi sont consacrées à ce travail individuel. Un matériel auto-éducatif et auto-correctif des tests d'entraînement et de contrôle aident l'enfant à s'enseigner lui-même, à discerner ses points forts et ses points faibles.

L'autre partie du plan comprend les exercices occasionnels d'expression spontanée et d'activité créatrice, groupés le plus souvent autour du travail se rapportant aux sciences sociales, aux arts et aux lettres, à la rédaction du journal scolaire, aux petits métiers et à d'autres moyens, qui tendent tous à stimuler les qualités d'initiative et les sentiments de solidarité. En somme, ce plan de Winnetka, qui est une synthèse du *Dalton Plan* et de la *Project Method* consiste en un programme (1) minimum rationnellement déterminé par des procédés statistiques et accessibles à tout enfant. Et, chose essentielle, chacun peut marcher à son pas et se corriger soi-même, grâce aux tests de *self-control*. Chacun aperçoit clairement le but de son travail. Dès qu'il a atteint le niveau de son degré dans telle ou telle branche d'enseignement, l'élève absorbe la tâche du degré suivant, sans attendre que les autres y soient parvenus. Au lieu d'une progression collective, chacun réalise dans la classe son développement individuel, avec la possibilité d'approfondir tout de suite ce qui l'intéresse. Au lieu d'une croissance uniforme, c'est la poussée vivante de chaque plante humaine donnant ses fleurs et ses fruits, en son temps et selon la saison.

Voici un élève de 4^e classe, qui tire de son bureau une tâche commencée. Il entame la division à plusieurs chiffres. Quand il a découvert le procédé, il passe aux exercices, en trouvant les solutions à la fin de son livre. S'il est embarrassé par certains points de l'explication il s'approche d'un camarade plus avancé. S'il n'est pas satisfait de son aide, il s'adresse au maître. Et quand ses réponses sont les mêmes que celles de la page 30, il

(1) On a fait aux États-Unis toutes sortes de recherches scientifiques, en particulier la *National Society for the Study of Education*, sur les connaissances fondamentales et les aptitudes universellement employées, sur ce que chaque enfant doit *savoir* et *pouvoir* pour faire le mieux son chemin dans la vie.

demande un test d'entraînement. « Exécutez les cinq opérations indiquées, corrigez votre travail, puis passez à la formule 2 des exercices pratiques. » Si l'élève n'a pas commis d'erreur il demande un test qui ne donne pas les réponses, mais dont le texte correspond exactement à la formule. Quelle que soit sa nature, ce test de contrôle, dit de « diagnostic », est le moyen de l'enfant de se prouver à lui-même qu'il est prêt à passer à l'étape suivante. Et dans les classes de Winnetka, presque aucun élève ne se trouve à la même étape du travail obligatoire. En voici un qui a commencé le programme de la 5^e, bien qu'il soit en 4^e. En voici un autre de 4^e également, qui n'a pas terminé le programme de 3^e. Travail autonome, travail sur mesure. Chaque enfant peut étudier deux heures de suite le même sujet ou partager ce temps entre deux ou trois matières. Dans la salle de classe, on peut se déplacer pour s'entr'aider mutuellement ou questionner le maître aussi souvent qu'on le désire.

Et quand voit-on les enfants travailler ensemble sur un même sujet? Aux heures d'activité libre, d'observation ou d'expression collective. Après une lecture ou un exposé du maître, après une discussion ou une excursion des élèves. A ces heures là on ne travaille pas sur le programme, mais sur la vie, bien que les connaissances scolaires soient utilisées et contribuent à la mise en action des intentions de l'enfant. Par exemple l'emploi des chiffres par les petits qui tiennent le compte de leurs succès au jeu de quilles; l'usage des % par les moyens pour exprimer le résultat de leurs enquêtes; les informations scientifiques recueillies par les grands, en vue de leurs débats sur les institutions sociales.

Les petits veulent voir comment une araignée tisse sa toile, comment une chenille se transforme en chrysalide et papillon, comment M. Murphy tond ses moutons, comment parle le perroquet de M^{me} Mac Donald. Les moyens veulent savoir comment on sépare la crème du lait à la ferme modèle, comment on imprime le journal de la localité,

comment M. Collings se sert de son tracteur et de ses machines agricoles. Les grands qui s'intéressent déjà à la vie de communauté veulent assister à une audience du tribunal, visiter la banque, l'hôpital et le pénitencier. La météorologie, les carrières, les pêcheries donnent lieu à des excursions, qui se prolongent parfois en petits voyages, dont on rend compte au retour dans des séances de films ou de projections.

En 4^e classe, on décide de reconstituer une ferme du voisinage — une ferme jouet — et que d'idées ingénieuses pour exécuter ce projet. Une simple caisse servira de grange ou d'étable qu'on couvrira de toit pour y recevoir des animaux de terre glaise ou de paille. Chacun se met au travail, avec la scie, le marteau, le pinceau ou l'argile.

En 6^e classe, les élèves qui ont terminé l'histoire des Vikings au moyen des tests individuels, se réunissent pour dessiner sur des cartes la migration de ce peuple nordique. Et cette grande aventure, ni la géographie ni la topographie ne leur permettent de la « vivre » en imagination et en action, comme ils le désirent. C'est alors qu'on décide d'organiser un *Wiking Day*, de transformer la classe en un *Wiking Feast Hall*, de broder en commun la tapisserie qui doit orner le trône où le chef « Wiking » viendra s'asseoir. On fabrique des boucliers ; on construit des canots ; on peinturlure des cornes de bœufs pour y boire l'hydromel. Évidemment, le Hall Wiking n'est pas destiné à enseigner l'histoire aux élèves de 6^e. Tout le temps qu'ils consacrent à ce « projet » pourrait être employé plus économiquement à la lecture et à l'étude. « Soit, dira John Dewey, mais que faites-vous des images actives, des idées pour l'action, qui naissent de cette lecture et de cette étude ? »

« C'est à ces idées qu'il faut donner libre cours, si l'on veut qu'elles deviennent la base de connaissances moins fragiles, d'une vision plus directe de la réalité et de la vie. »

*
* *

Dans ce « beau pays » de Winnetka, comme on l'appelle à Chicago, au bord de ce lac Michigan qu'entourent des prairies ombragées de vieux chênes, toute une cité d'enfants s'est peuplée, cinq écoles publiques rénovées, où les élèves sont heureux de vivre leur vie d'enfants, dans un cadre de beauté naturelle et dans une atmosphère de liberté créatrice. Cinq Écoles actives qui sont devenues des centres de pédagogie scientifique et des foyers d'éducation nouvelle où le travail scolaire est plus rapide et la culture intellectuelle plus effective, comme en témoigne le manifeste, signé par Washburne, Horn et Sutherland (1). Et cette joie au travail, cet amour du jeu et du risque, ce sens du *fair-play*, qui marquent le caractère américain, cette véracité et cette correction dans les affaires, ce respect des engagements pris, on les trouve chez ces enfants au geste libre et à la décision prompte, qui mettent toujours l'optimisme et la confiance à la place de la crainte et du doute. Et ces qualités positives de la jeunesse américaine, cette largeur d'esprit, cette droiture, cette générosité dans l'action, à quoi l'attribuer? Aux États-Unis, peu ou point de frontières, des territoires immenses, des ressources infinies, des contrées vierges qui attendent encore d'être conquises à la pioche et à la hache par des hommes d'action, sûrs d'eux-mêmes, conscients de leur énergie et de leur valeur.

Si cette hardiesse de caractère ne va pas toujours sans un certain orgueil, parfois assez naïf, de la richesse, le plus *up-to-date*, l'Américain moyen, facilement vantard et superficiel, *the greatest in the world*, l'Américain cultivé sait très bien, au fond, que la vraie civili-

(1) 24th *Yearbook of the National Society for the Study of Education*, New-York.

sation maintient les lois de l'esprit à travers les formes changeantes du progrès et de la production contemporaine. Et c'est parce que les États-Unis détiennent encore ce libre capital spirituel, toujours disponible pour les entreprises à venir, que dans ce pays d'industrialisation à outrance, où l'initiative individuelle risque d'être sacrifiée au profit du rendement collectif, tant d'éducateurs nouveaux cherchent à restaurer dans une activité scolaire autonome, la culture des valeurs humaines, pour permettre à la jeunesse de se développer dans un heureux équilibre. Et plus qu'aucun autre, John Dewey y est parvenu en réadaptant l'école, considérée sous l'angle du travail et de l'action, aux nouvelles conditions de la vie moderne.

Jean DUPERTUIS.

GÉRARD DE NERVAL

OCCULTISTE ET CHRÉTIEN.

Il y avait longtemps que nous nous en doutions, parmi les fervents de l'infortuné Gérard de Nerval, génie léger de la poésie ou du fantastique, évocateur des *Filles du Feu*, voyageur d'Orient et trouvère d'Ile de France, elfe du Romantisme foudroyé par la démence au milieu de son rêve aérien. Oui, nous nous en doutions bien : Gérard n'avait pu se borner à rechercher le rêve, mais le mystère, mais les arcanes, mais la Kabbale, l'occultisme en un mot. Dans les Muses, il ne s'était point contenté de saluer les formes de vierges divines : il y avait découvert des fantômes d'esprits. Et lorsque nous lisions les sonnets des *Chimères*, lorsque nous déchiffrions, en particulier, celui d'*Arthémis* :

*Sainte Napolitaine aux mains pleines de feu
Rose au cœur violet, fleur de Sainte Gudule,
As-tu trouvé ta croix dans le désert des cieux? . . .*

nous nous sentions tout prêts à jurer que l'auteur de ces cadences hermétiques devait être rangé au nombre des grands poètes, certes, mais aussi des « grands initiés ».

*
* * *

Nous y étions prêts, en effet, mais nous n'en avons point la preuve, et nous ne la voyions pas luire... L'abbé Brémond, l'aigu et prudent Brémond, portait les *Chimères* au compte de la « poésie pure » et se refusait à chercher aucun sens rationnel dans ces musiques d'ailleurs. Presque dans le même temps, les surréalistes voyaient dans Nerval un échantillon de l'*écriture automatique*. L'auteur lui-même n'avait-il pas déclaré que ces sonnets traduisaient simplement ses rêves, au sens onirique du terme ? Bref, de toute part, on s'accordait pour expliquer les *Chimères* par un « état second ».

Et cette explication prévalut sans conteste sérieux, jusqu'au jour (c'était hier) où un chercheur subtil, et qui avait son idée, M. Georges Le Breton, tomba en arrêt sur une citation échappée à Nerval, d'un ouvrage du XVIII^e siècle, sorti de la plume d'un savant bénédictin, dom Pernéty : *Les Fables égyptiennes et grecques*. M. Le Breton courut à ces Fables, se mit à les dépouiller patiemment. Victoire ! Dans les chapitres traitant de la symbolique en alchimie, il découvrit les mots mêmes que Nerval assembla précisément dans *Arthémis* :

*Roses blanches, tombez ! Vous insultez nos dieux.
Tombez, fantômes blancs, de votre ciel qui brûle !*

Toutes les *Chimères* forment ainsi, nous le savons désormais, sonnet par sonnet, ainsi qu'*Aurelia*, une espèce de manuel versifié d'hermétisme, une succession d'énigmes alchimiques, parfaitement consciente et délibérée, qui va jusqu'à utiliser la symbolique des tarots lorsque celle de l'alchimie ne fournit plus les images.

Et, de la sorte, le plébéien Gérard Labrunie, sous son noble nom de Gérard de Nerval, vient s'asseoir, en grande loge, aux côtés de son frère aîné, le divin Mozart de la *Flûte enchantée*...

*
* *

L'origine de cet occultisme ne semble pas difficile à atteindre. Gérard appartenait à la génération romantique, fille de la Révolution et de l'Empire, dont le savoir religieux (je ne dis pas la sensibilité religieuse) était mince. Lamartine, Hugo, Vigny, Balzac n'ont jamais su même le petit catéchisme. Même le charmant Musset, à cette époque, n'a que des impertinences de dandy voltairien :

Vous me demandez si je suis catholique?

Oui. J'aime fort aussi les dieux Lath et Nésu...

Mais le besoin religieux ne se supprime pas et là où manque le dogme, l'occultisme fleurit. Ces enfants du rationaliste xviii^e siècle étaient mûrs pour les mystères, le secret, la maçonnerie au sens hermétique et théosophique, pour Mesmer et pour Cagliostro. Nerval est occultiste comme Hugo sera spirite et Balzac swedenborgien.

Nerval est même d'autant plus, d'autant mieux occultiste que, né d'une famille peu chrétienne, il s'est formé, en désordre, dans la bibliothèque de son oncle, Antoine Boucher, membre des « Illuminés », grand amateur de traités de Kabbale, d'ouvrages orphiques et pythagoriciens. Enfin, ce ne sont pas ses travaux du germanisant, ni l'influence de Hoelderlin et de Novalis, qui pouvaient le porter vers la clarté, le précis et le rationnel. Le quart de ces fréquentations suffirait à expliquer, nous semble-t-il, non seulement son adhésion connue aux sociétés de pensée, mais encore son hermétisme pratiquant.

Il n'en reste que plus extraordinaire de relever chez cet « initié » un christianisme, confus peut-être, mais sincère et d'intention droite, qui a été signalé naguère par M. Pierre Messiaen. L'âme du poète était belle, généreuse, emplie de charité et semblait deviner le Christ. Elle demande en tout cas au Christ son pardon, et pareille

humilité — si opposée à l'orgueil intellectuel des fils de Voltaire — représente en même temps la condition et le commencement de la Foi.

*
* *

Mais si le salut théologique de Gérard paraît ainsi plus probable, son sort terrestre n'en demeure pas moins tragique. Lui-même le pressentait, semble-t-il : « J'étais maudit, écrit-il, peut-être pour avoir voulu percer un mystère redoutable en offensant la loi divine... Les ombres irritées fuyaient en jetant des cris, en traçant dans l'air des cercles fatals, comme les oiseaux dans l'approche d'un orage. »

Mais s'il déconseillait aux autres les recherches ésotériques, celles-ci s'étaient emparées de lui. De vrai, ces pratiques finissent toujours mal, à moins qu'il ne s'agisse (cas bien rare) d'hommes comme feu le Docteur Osty, de chercheurs véritablement doués d'une méthode et de procédés scientifiques. Les « curieux » se détruisent eux-mêmes, corps et âme, et les écrivains les premiers, parce qu'ils s'étudient et qu'ils font un « sujet » de leur propre cas : tel le Maupassant du *Horla*. Encore ne parlé-je point des imprudents ordinaires, comme ce Laurent V., médium du recteur Boirac, que j'ai vu s'éteindre, les nerfs détraqués, d'une paralysie des deux jambes...

Nerval devait finir plus tragiquement encore. Épuisé par son auto-analyse, détraqué par son occultisme, écartelé à ces confins merveilleux de la vie et du rêve d'où naît la source divine de sa poésie, il tomba dans la démence, qui le conduisit implacablement au suicide : l'orage romantique avait fondu sur lui, qui l'avait appelé par ses évocations redoutables. Car le sage, et le poète complet, ne s'enhardissent de jouer ni avec Dieu, qui peut pardonner, ni avec Satan.

HENRI GERBERT.

CHRONIQUE DES LIVRES.

LETTRES ROMANDES.

Éditions des « Portes de France ».

Journal de C. F. RAMUZ.

Contes, récits et romans (1944-1945).

Les jeunes éditeurs des « Portes de France » (Porrentruy) viennent de lancer leur nouvelle collection de l'« Oiselier » — charmants petits volumes d'une centaine de pages, contenant des textes inédits ou connus d'auteurs de choix : romanciers, poètes, moralistes.

D'Henri Heine *Tambour le Grand*, dont la seule traduction était due au poète lui-même. Si M. Pierre Walzer nous en donne une version nouvelle, c'est parce qu'il a constaté que Heine, tout maître du français qu'il fût, n'avait pas évité certains germanismes malsonnants qui rompaient l'harmonie de son texte. Et aussi parce que la dernière version de l'édition primitive était depuis longtemps épuisée.

Tambour le Grand, passage — épisode si l'on veut — des « Reisebilder » (1) de Heine. La rencontre de celui-ci avec

(1) Images, impressions de voyage.

Napoléon. Et cet éblouissement coïncide avec ses débuts dans la poésie lyrique. La présence d'un tambour français logé chez lui et qui lui conte ses campagnes. L'occasion pour le poète de l'éblouir à son tour, par le scintillement — papillons étincelants — des thèmes dont il raffole : le latin, le théâtre, la nature, l'amour, la mélancolie de l'automne. Et dans cette vitrine de diamant, par crainte de les frôler d'un doigt trop lourd, le lecteur, ébahi, ne sait quel papillon choisir.

De M. Pierre Girard — sous le même signe d'une fantaisie parfois bouffonne — *Othon chez les sirènes* nous introduit dans une petite « pension-famille » où fréquentent de jeunes Grecques — Minerves en bas de soie ! Et Othon-Girard de nouer mille intrigues avec Jessica, Christophora et Marika. Flirt, assaut de galanteries ou lutte à la sagaie avec les proses de la vie, peu importe, l'on cède au charme, puis on regrette de n'avoir point demandé à Pierre Girard ses recettes, au moins l'adresse de son faiseur de masques ou de lunettes magiques, couleur de lune.

Je ne crois pas que l'auteur soit l'« unique » fantaisiste des Lettres romandes, comme l'a prétendu un critique. Il l'est avec plus de continuité, avec plus de naturel qu'aucun autre. Qu'il rêvasse au parc Mon-Repos, près de Genève, en écoutant les aubades d'un pic-vert ou qu'en compagnie de la brune Médora, sous les treilles de Jussy, il fasse l'éloge de la reine Mab, son univers poétique se peuple de créatures fantasques — personnages qu'on croirait évadés d'un roman de Giraudoux ou de Miomandre. Ce don qu'il a de déformer la plate vision des choses tient de l'illusionnisme le plus attrayant. Et cet agent de change — mais oui ! — qu'on dit fort expert en son art, ne l'est pas moins lorsqu'il s'agit, à ses heures de loisir, comme s'il jouait avec des fantoches, de prodiger dans ses livres tant d'espiègleries où se cache toujours une malicieuse sagesse.

*
* *

A Lausanne, l'éditeur Mermod, qui a mis récemment en vente sa collection monumentale des œuvres complètes de Ramuz, vient

de publier à part, sous forme d'un volume très élégamment conçu, le *Journal* du romancier vaudois, tel qu'il se présentait dans l'édition définitive.

Ces mémoires portent sur différentes périodes : années de jeunesse (1896-1914), puis 1914-1918 (journal des temps difficiles). Après quoi, s'égrènent des réflexions consignées pendant les premières années de l'*Entre-deux-guerres* et, pour terminer, des *Choses écrites*, de septembre 1939 à décembre 1942. Pages où l'artiste, sans complaisance pour lui-même, pose maints problèmes qu'il s'astreint à résoudre. Et s'il se livre à quelques confidences, c'est dans la mesure où celles-ci affectent le cadre où il habite et l'évolution de son art.

Le 7 novembre 1896, il avoue une peur affreuse du ridicule, une timidité... hautaine, une tendance marquée à la solitude, née de son manque d'amitiés. « Être isolé du reste des hommes, écrit-il, c'est se sentir inutile... C'est une incertitude cruelle que de s'ignorer soi-même. Quand trouverai-je un conseiller fidèle qui me prenne par la main, qui me mène sur le chemin du bonheur? » N'y a-t-il pas dans ces pages nues l'explication des allures volontiers distantes de l'écrivain? L'explication aussi de cette pudeur en face des circonstances qui l'engagera à transfigurer ou à grandir choses et paysages, moins décevants, parfois, à ses yeux, que les créatures humaines?

Mais la vie passe et la vie parle, comme si elle s'adressait de préférence au cœur de l'homme, en amenant celui-ci — en le contraignant souvent — à sortir de soi-même pour se rapprocher des autres. Et parce que cela ne va pas sans heurts, sans abattement, sans colère, les passages les plus émouvants peut-être de ce *Journal*, je les trouve dans cette confrontation de l'écrivain solitaire avec les faits et les êtres.

Ailleurs, les difficultés qu'il rencontre dans ses premiers essais font parfois naître en lui « l'horreur de la littérature. Il y a certains mots, écrit-il, qui ne sont pas dans le ton — et pourtant, on ne peut les remplacer par d'autres. Eh bien, quand on sait les mettre à leur place et trouver à la phrase l'inflexion qu'il faut, ils passent. Et ils entrent dans le ton. Donc le mot n'est rien ou, du moins, il n'est pas autant que je le croyais... »

Bien situer l'effet ; tout est là, pour l'action. De grands plans, de grands plans monotones, mais bien construits et sévèrement ordonnés — comme l'on voit chez nous les collines monter l'une après l'autre vers le mur du Jura.»

A me plonger dans ce *Journal* dont tant de passages ont conservé, à travers les années, poids et saveur, combien de notations justes je pourrais citer sur cette bataille quotidienne de l'écrivain avec l'idée, l'apparence, la fatalité, dont naît parfois un roman ou une nouvelle, sur les déceptions fièrement acceptées, plus souvent combattues, de l'âge mûr.

Et aujourd'hui, dans sa vieille maison rose de Pully, où il ne voit plus que ses intimes, si Ramuz a toujours en lui ce goût de la solitude « qui est venue très tôt le chercher », écrit-il, qu'on n'en conclue pas à de l'insensibilité de sa part, ni à de l'indifférence, en face de l'essentiel — ce « sens du sacré, écrit-il à la dernière page, qu'ont perdu ceux qui ne savent plus admirer parce qu'ils ne sont plus reliés à rien, parce qu'ils sont séparés de la nature par la connaissance qu'ils en ont eue, par les pouvoirs nouveaux qu'ils en ont tirés et qui leur donnent le pas sur elle ».

*
* * *

A Mézières, sur Lausanne, dans son théâtre de bois couvert de tuiles, René Morax (au terme de sa carrière, comme Ramuz) a su donner forme, couleur et âme à des songes héroïques ou tendres — *Nuit des quatre temps*, *Légende de Tell*, *Chanson d'Aliénor* et d'autres pièces, écrites par lui pour être représentées avec accompagnement de musique (Doret, Honegger, etc.).

Il lui plaît aussi, pour se divertir, d'imaginer de petits drames féeriques dont les héros lui sont inspirés par les bibelots qui ornent sa cheminée : porcelaine de Sèvres, poupée exotique dans son globe de verre — *Badourah*, *princesse de Chine*, *Petite Sirène*. destinées aux Marionnettes lausannoises, trop tôt disparues. Aussi n'ai-je pas été surpris d'apprendre de l'auteur lui-même, qu'il préparait un volume de contes, intitulé *Ronde*

des Étoiles (1) que voici maintenant sur ma table, illustré des fines vignettes de Fernand Dubuis.

Fantaisiste qui sait goûter la malice, René Morax s'applique ici, comme il le fit au théâtre, à corriger discrètement la réalité du monde, en prêtant une voix à des objets qui, pense-t-on, n'en ont pas. Et sans crainte de se montrer « léger », en narguant les lois de la science ou de la logique, des griffes d'une sorcière il délivre un prince de légende ou nous entraîne sous les eaux d'un étang, au palais vert des grenouilles. Et qui eût songé aux drames qui s'y déroulent entrecoupés de vaudevilles, parmi les feuilles de nénuphar?

Faut-il, d'autre part, que l'auteur aime les bêtes des champs et des jardins pour nous les montrer, à ce point, dans leur cadre vivant, tel un animalier, doublé d'un paysagiste, préférant aux froides lumières de l'atelier cette chaude ambiance de soleil et de campagne, si chère aux impressionnistes. « Aux herbes du verger, pointues, vernies, coupantes, l'araignée a tendu sa toile. » Si vous croyez que c'est là un exercice facile, essayez de tracer en deux ou trois lignes ces petits tableaux de genre. Vous verrez le résultat.

Amusé ou pris à son jeu, avec moins de talent peut-être que Jules Renard, mais aussi moins de « littérature », René Morax, plus simple, sait demeurer sensible à une actualité permanente. Et ses contes sont écrits par un homme qui croit à ce qu'il suggère ou ce qu'il entrevoit de magique sous le masque gourmé des choses.

*
* *

Aux « Éditions du Milieu du Monde » (Genève), des récits romanesques d'Henri de Ziegler et une longue nouvelle de Pierre Girard, dont je rends compte « en bref » pour m'étendre davantage sur les romans proprement dits, en m'accordant le luxe de quelques citations.

(1) Éd. Librairie de l'Université de Fribourg.

Jadis ou naguère, comme on voudra, M. Abel Hermant avait fait paraître des *Souvenirs d'un homme d'aujourd'hui* qui, de prime abord, ne m'ont point paru sans rapport avec les feuillets qu'Henri de Ziegler consacre à ses années de jeunesse, antérieures à 1914. Peu à peu, cependant, cette première impression s'est effacée ; nulle trace de cynisme, au parfum lourd, dans ces aimables récits, intitulés *Aller et Retour*, qui tiennent parfois de l'autobiographie.

Qu'il vive dans la douceur heureuse de la Vienne d'autrefois — j'entends celle d'avant les années de fer — qu'il séjourne, pendant ses vacances, dans la Russie du Sud enfiévrée par l'été, ou en Turquie d'Europe, l'auteur qui est un fin lettré, procède presque toujours d'une vision originale des choses et des gens, comme s'il gardait étroitement unis, le sang-froid qui permet à l'observateur de bien voir et l'ardeur de sentir qui favorise l'aventure symbolique ou non — le voyage « intérieur »... et l'autre.

Quant à Pierre Girard qui a débuté par la poésie — *Pavillon dans les Vignes, Flamme au soleil* — s'il s'exprime plus volontiers par la nouvelle ou le roman, c'est pour mieux s'emparer, sans doute, dans ses rencontres imaginaires, des secrets de chaque passant, pour lui en prêter, au besoin, s'il en manque, comme il donne une âme aux paysages qu'il invente. Et cela nous valut d'abord *Lord Algernon* et *Rose de Thuringe* où l'esprit désinvolte de l'auteur, en brisant tous les cadres, trouve sa joie à s'enfuir chez les humoristes anglais ou vers un Weimar romantique. Puis dans *Mr. Stark* (1), son dernier livre, publié peu de temps après *Othon et les Sirènes*, le sujet n'est encore qu'un prétexte à de nouvelles musardises.

« Quelque part, en Suisse » — on ne sait où ! — un conflit d'idées met aux prises un sergent américain et son amie, qui discutent ensemble de sociologie — « standardisation, taylorisation » etc., comme si de tels concepts, peu latins d'origine, n'étaient évoqués par l'auteur que pour nous aider à

(4) Éd. Milieu du Monde.

goûter mieux son ironie. Et, si nous savons lire entre les lignes, cette note soudain plus grave que dispense un homme arrivé « au milieu du chemin de la vie ».

*
* *

Parmi plusieurs romans reçus récemment de Genève, en voici deux qu'il me suffit de feuilleter. Dans *Crime du Cuvier* (1), M. Jacques Henriod s'inspire d'un drame judiciaire dont il a découvert les traces dans les annales de la Seigneurie de Neuchâtel. Et qu'on n'accuse pas l'auteur, comme l'a fait quelqu'un, d'avoir écrit ce livre pour exploiter une cause ou assouvir une rancune. Je le juge bien plutôt poussé par la compassion et, aussi, par la connaissance qu'il a d'une certaine classe de paysans — de montagnards — contraints parfois à une dureté de cœur presque inhumaine, non point au contact de la nature, mais sous les coups de la malchance et de l'infortune.

Et Jacques Henriod de dépeindre avec vigueur, d'un pinceau sobre, deux ménages de bûcherons qui végètent sous le même toit, non loin de l'âpre Brévine : Suzanne Sotard dont l'époux est un ivrogne, le père Darey et ses deux fils. Dans ce sombre décor — c'est là où l'action se corse — un soir d'hiver plus noir encore que les autres, Sotard grisé par l'alcool met le feu au chalet et les trois Darey le noient dans un cuvier, rempli d'eau de lessive. Fin décevante pour un buveur !

Histoire à la Balzac où l'auteur se garde d'ailleurs de toute ironie — son récit vaut surtout par son égalité de ton — plaidoyer discret qui ne tourne jamais à l'homélie et se termine par de curieux détails sur les mœurs judiciaires d'autrefois.

Dans *Arc-en-Ciel* (2) de Jean Marteau — changement d'atmosphère — l'auteur nous montre un jeune compositeur — personnage fictif — Robert Cazenove, en proie à toutes les hésitations d'un débutant. Difficultés à vaincre, doutes sur sa vocation... Et lorsqu'il parvient au succès, il meurt en éprouvant

(1) Éd. Milieu du Monde. — (2) Éd. Milieu du Monde.

l'atroce sentiment d'avoir perdu son talent dans une victoire éphémère.

Rêveur doublé d'un psychologue, porté par ses sensations autant que par ses idées, l'auteur est un portraitiste allègre ou cruel, selon l'heure et selon son modèle, obsédé surtout par le désir de laisser s'épanouir librement ses personnages ou s'étioler, se désagrèger, comme si son livre devait nous donner l'impression de brusques cassures que rien ne peut empêcher, à certains moments de l'existence humaine.

Et dans les pages limpides ou touffues qu'il dédie au génie de la musique — rapports de l'art et de la vie — nous retrouvons encore ce réalisme sans illusions, au sens où l'entendent les « existentialistes », ce sentiment très vif de l'illogisme du destin auquel l'auteur joint une foi sereine, authentique, en la suprématie de l'art.

*
* *

Avant de publier *Trèfle à Quatre* (1), Édouard Chable avait déjà traité le même sujet dans une pièce en trois actes, intitulée *Petite Gare*. Combien, cependant, par mille détails de caractères — mouvements d'âmes trop subtils pour être portés à la scène — le roman l'emporte sur la comédie. Avec tact et finesse, sans trop pousser ses descriptions et ses portraits, l'auteur y dépeint une famille qui porte un beau nom, habite une belle demeure, mais se trouve plus riche de ses souvenirs de grandeurs que de ses maigres ressources. Et vient un jour où se pose, pour elle comme pour d'autres, le problème courant, hélas, du « paying guest » qu'il ne faut pas confondre, explique le narrateur, avec le simple « pensionnaire ». . . Et ce soi-disant sauveteur qui ne manque pas de payer aux de Villeneuve la forte somme, ce Jacques qui traîne après soi tous les cœurs, ne manque pas non plus de troubler, dans leur quiétude, au moins deux sur trois des filles de ses hôtes. Une sympathie brûlante se noue aussitôt

(1) Éditions de l'Ermitage, Neuchâtel.

entre Béatrice et Jacques, qui je ne sais par quel démon compliqué ne parviennent pas à s'avouer mutuellement leur amour. Et cette situation eût pu durer si Clotilde, l'aînée, moins secrète que Béatrice, ne se fût trouvée compromise. Et le trop séduisant « paying guest » de recevoir son congé.

Mieux que dans ses romans précédents — *Tafola, Étrangère des Sablons* — l'auteur domine ici son sujet sans déformer, en les surchargeant, le profil et le contour de ses personnages. Aussi bien que les réactions de l'orgueil et les nuances de l'amour, sans effets voyants, par touches légères, il sait peindre tout ce que les travers ou les qualités d'une certaine bourgeoisie, les préjugés inséparables de certaines traditions familiales, peuvent offrir à sa curiosité de romancier loyal et sensible.

Le style aussi est plus sûr, et sa poésie nullement feinte, quand l'auteur chante sa vieille ville aux pierres jaunâtres — celle de Neuchâtel — le vent d'hiver chargé de neige et l'âme changeante de son lac.

*
* *

De M. Jean Mercanton (Lausanne) une œuvre aux sourdes résonnances, *Thomas l'Incrédule* (1), méditation plutôt que roman, nous fait participer, dès les premières pages, à toute l'inquiétude d'un homme qui est un artiste à l'âme solitaire et sensible. Et dans ce livre où s'enchaînent — tels les motifs d'une symphonie — tant de subtiles « correspondances », l'action toute... « intérieure » se situe à Florence, au début de la guerre. Dans quelques épisodes, seulement, sur les hauts plateaux de l'Engadine.

Thomas de Falla, déjà vieillissant, partage son temps entre la fréquentation des milieux mondains et la compagnie de son fils Duccio, fiancé à une jeune musicienne dont l'image se superpose — se substitue, parfois — dans le cœur de Thomas au souvenir d'une femme aimée qu'il a perdue. Thèmes de l'amour

(1) Éd. Rouge et fils. Lausanne.

et de la mort, puis celui de la guerre : Duccio part pour le « front » d'où il reviendra blessé, quelques mois après, et menacé dans sa santé.

« Aux épreuves antérieures s'ajoutent de nouvelles épreuves... Rien jamais ne délivre ni ne console... Tandis que le cœur solitaire, écrit l'auteur, célèbre en vain sa messe, qui sait si quelque chose ne surgira pas lentement sous les voûtes... comme un parfum de foi, comme l'ombre d'un salut. »

Un sceptique, volontiers idéaliste, ce Thomas, plutôt qu'un incrédule. Un révolté contre les mornes servitudes de la fatalité, et qui trouve dans l'art la volonté de résister, « de ne jamais céder à la pente de la vie, de se mettre toujours en travers de lui-même ». Pèlerin anxieux, en quête de sa vérité — de cette relativité toute intuitive, seule valable pour qui pense « sous l'effet de suggestions et d'impressions enchevêtrées plutôt que sous celui d'une pensée vraiment respectueuse d'elle-même ; ce qui explique que ses actes ne soient pas toujours dignes des sentiments qu'il professe, mais aussi qu'ils soient quelquefois supérieurs aux sentiments secrets qu'il se murmure ».

Une telle façon d'appréhender la vie par l'intelligence de l'art et de ses symboles — « forme de courage peut-être absurde, écrit l'auteur, mais qu'on ne choisit pas » — une telle démarche d'esprit serait trop hasardeuse et vaine si elle n'était soutenue, au contact permanent de la mort, au delà des réalités concrètes, par une foi sincère en la pérennité des valeurs spirituelles.

Et sur le plan littéraire, n'est-ce pas cette entente si nuancée de l'art qui donne au roman toute son unité de composition et qui explique aussi certaines influences subies par l'auteur, celle de Proust, en particulier, si sensible dans la substance du récit et le mouvement musical du style — reprises des mêmes motifs où le retour des tons fondamentaux crée l'obsession d'une illusion plus forte que la réalité ? « Précieusement enveloppé dans sa glace brillante (il s'agit du lac de Saint Moritz) et où, dans l'air embué à la fois et ensoleillé, comme une vitre, quelques arbres isolés se baignaient dans une vapeur dorée — mouvante — qui leur donnait l'aspect de l'ombre sourdement illuminée d'eux-mêmes. »

Et ce fragment florentin que je cite entier : « Si l'Arno, vers les ponts, déployait à certaines heures ses couleurs les plus rares, les plus fondues, défaisant dans ses eaux fuyantes un bouquet délicatement fané qui attardait au crépuscule ses liquides parfums dans le long vase étiré de ses rives, il savait aussi, en aval, au dernier pont, vers les Cascines, ménager d'odorantes vues brumeuses et colorées, entre les maisons jaunies de la rive gauche et, à droite, les ombrages du parc, qui rappelaient, mais transposés dans un climat de sérénité italienne, certains paysages des vieux maîtres hollandais. »

*
* * *

Après un long silence — six années d'activité intense, comme directeur de l'Agence des prisonniers de guerre, à Genève — M. Jacques Chenevière nous offre enfin un nouveau roman. Et c'est tant mieux pour ses lecteurs — pour ses lectrices — qui voient en lui un habile peintre de l'âme féminine — *Connais ton cœur, Aveux complets* — et, aussi, l'un des plus sûrs analystes que comptent, depuis Benjamin Constant, les *Lettres romandes*.

Dans *Les Captives* (1) — drame intime où se débattent une mère et sa fille — nous retrouvons, chez l'auteur, cette même réserve qui donne à ses romans leur caractère expressif. Toujours attentif aux mille sollicitations de la vie amoureuse, là où d'autres dogmatisent sur les plaisirs des sens, en partant de notions préconçues, il sait, lui, ne rien nous dire qui ne soit probable, et cette probabilité même garde encore sa part d'incertain et de mystère.

Peu nous importe, en somme, dans son roman, que par prudence la femme de Pascal Coulambre renonce à l'inclination qu'elle ressent pour son gendre — jeune époux frivole que sa fille Nelly, peu avertie, ne sait retenir auprès d'elle. Le vrai drame est ici dans les sentiments plus ou moins obscurs, ou secrets, qui lient dans une complicité presque inavouable les divers

(1) Éd. Milieu du Monde.

personnages. Et tandis que la torpeur de l'été provençal pèse sur le mas des Noirs, près de Fayence, chaque jour, insensiblement, dans le cœur de ceux qui l'habitent, la vie s'alourdit davantage. A l'entrain habituel se substituent les soupçons, la jalousie. En vain s'ingénie-t-on à sauver les apparences ; une à une, les illusions disparaissent. Sous les excuses dites du bout des lèvres par une fille soucieuse de défendre sa part de bonheur, c'est la défiance qui perce, puis la haine et, encore, je ne sais quoi de plus complexe, fait de tendresse déçue, du besoin de confondre une mère orgueilleuse, de regrets mêlés à des souvenirs que trop de douceur rend amers.

On pense aux créatures de Mauriac, à certaines figures féminines des *Hauts-Ponts*, de Lacretelle, bien que la manière de Jacques Chenevière soit différente, plus insinuante à la fois et hardie, comme si d'un sujet longuement mûri l'auteur refusait de dresser le plan, scène par scène, pour mieux accueillir toute suggestion que pourrait lui dicter son intuition passagère (1). Au plus fort de la tempête, dans ce foyer du mas des Noirs, nous le voyons intervenir lui-même, témoin grave qui médite en ces termes : « A certains moments, le poids de la vie semble s'abattre sur les êtres, ne laissant plus parler en eux que le sourd tumulte de leurs projets inaccomplis, de leurs regrets, de leurs remords... alluvions inévitables qu'amasse en nous le flot des jours, dont nous ne voyons que la surface qui nous agite et nous emmène. » Et, sur la tombe de Pascal Coulambre, c'est encore ce témoin fraternel qui murmure à Nelly : « La perte d'un être cher, nous la découvrons peu à peu, par des arrachements successifs. Les adieux les plus cruels, nous les prononçons en nous-mêmes, plus tard, quand les autres vivants n'y pensent plus. »

Ailleurs — pages moins sombres où l'auteur chante la campagne provençale — réapparaît dans maints passages le poète de *Roses de Juin*, *La Chambre et le Jardin* que nous avons aimé.

(1) Une telle manière de composer présente certains risques, car en multipliant les coupes psychologiques constituées par les dialogues, les débats intimes, etc... le romancier s'expose parfois à sacrifier au plaisir de son analyse les exigences de la progression dramatique.

« A cette minute, rasant la cime des arbres, un vol d'étourneaux passa sur eux, nuage bruissant où scintillèrent quelques ailes. Les yeux de Gélou luisaient de joie. Il la prit par la taille avec des mots tendres, inachevés. Puis, se taisant, ils entendirent, dans la vigne déployée, sans feuilles, au delà des fossés gris, quelques perdreaux qui rappelaient. »

Heures claires et sereines — il en est quelques-unes dans ce roman amer — au cours desquelles la nature se mêle à l'action, ardente, elle aussi, à accomplir son destin.

Jean DUPERTUIS.

GEORGES NAVEL

SERA-T-IL UN NOUVEAU PANAÏT ISTRATI?

L'un des livres dont on parle le plus, cette saison, à Paris, est celui d'un ouvrier, M. Georges Navel, et ce livre s'appelle *Travaux*. Le poète Paul Géraudy, qui l'a découvert et s'en montre fier à bon droit, écrit lyriquement, au terme d'une préface enthousiaste et charmante : « Je présente Georges Navel, ouvrier des villes et des champs, écrivain, poète français. » Cet émule du grand Panaït Istrati a fait à peu près tous les métiers : ajusteur dans les usines automobiles de la région parisienne ; terrassier sur les routes de montagne ; charretier et bûcheron ; faucheur et jardinier ; il est présentement agriculteur, dans les collines, au-dessus de Toulon.

M. Georges Navel n'est pas le premier ouvrier qui se mêle d'écrire et la littérature prolétarienne française est particulièrement riche, surtout depuis un demi-siècle. Elle s'enorgueillit des noms de Marguerite Audoux, la couturière découverte par Octave Mirbeau, à qui l'on doit un chef-d'œuvre authentique : *Marie-Claire* ; du paysan Émile Guillaumin ; du regretté Eugène Dabit dont André Gide, juge difficile, appréciait l'art délicat et sincère ; du romancier et auteur dramatique Marc Bernard, un ancien ouvrier d'usine, lui aussi ; d'Henry Poulaille enfin, écrivain puissant du *Pain Quotidien* et des *Damnés de la Terre* qui s'est institué le vigoureux théoricien et l'historien de l'école.

Ce qui frappe dans le témoignage que M. Navel apporte sur la condition ouvrière, c'est son extrême probité. S'il évoque la vie de son père, un manœuvre illettré, encore à demi paysan, à qui sont réservées les besognes les plus basses, les plus humiliantes, il n'éprouve pas le besoin de s'indigner et d'accuser la société (cela va tellement de soi) ; il écrit, par exemple : « Je le

trouvais toujours calme, rarement gai, souvent d'humeur chagrine. Il avait plus de soixante ans, il allait vers sa quarantième année de présence à l'usine. On lui avait déjà remis la médaille de trente ans de bons services. Quand il n'en pourrait plus, qu'il s'arrêterait de travailler, l'usine lui servirait une pension de dix sous par jour, juste la valeur d'un litre de vin et d'un paquet de tabac.» C'est tout, cela suffit...

Pas davantage M. Navel n'utilise la rhétorique ou les grands mots pour nous faire sentir et toucher la tristesse de l'usine. A Lyon, à Billancourt, à Javel, il a partout retrouvé la même atmosphère étouffante de prison, de bagne, la même foule morne des bataillons ouvriers en marche vers le lieu du travail. L'existence serait inacceptable, si, précisément, il n'y avait le travail, « ma réalité », affirme M. Navel, non sans grandeur. A ses yeux, le travail n'est pas la malédiction du Livre Saint, mais il est, il doit être une joie.

Et puis, au-dessus du travail, il y a la camaraderie de l'atelier la magnifique amitié ouvrière, à base d'honneur. Revenu à l'usine, après les événements de 1936, l'auteur de *Travaux* reconnaît que quelque chose a changé : « Je me sentais lié aux hommes qui m'entouraient par une communauté d'espoir. Ils étaient sortis de leur indifférence, de leur passivité. Comme jamais, je me sentais avec des semblables, des ouvriers devenus conscients. Moralement, j'étais d'accord avec ma classe. » La constatation a été souvent faite : le meilleur ouvrier dans une usine est aussi un militant.

Poète, a dit Paul Géraudy de Georges Navel. J'y arrive. Un des plus beaux chapitres de *Travaux* est celui qui s'intitule *Solitude*. Dans une cabane de la montagne, assis devant le feu, le terrassier médite sur son destin ; après tant d'échecs, pourquoi s'obstiner à vivre ? Va-t-il s'avouer vaincu ? Le salut viendra pourtant, il viendra de l'attention prêtée aux plus humbles gestes : se laver, préparer les repas, nettoyer une lampe ; il viendra du contact avec les choses. Cette découverte merveilleuse nous vaut une page sur les mains que je demande la permission de reproduire : « J'ouvrais avec une délicatesse mesurée la porte du placard pour prendre la salière. Pendant qu'elle tenait sa

pincée de sel en petits cristaux, je savais ma main semblable à celle de toutes les grand'mères de la terre quand elles font le geste d'ouvrir la marmite pour saler la soupe, le geste que j'avais vu faire à ma mère, et je dialoguais avec elle dans la rapidité du songe : « Je sale ma soupe, ma main est la tienne, tu n'es pas morte. » Mais, au delà de ma mère, je savais tous les morts, toutes les présences qui m'avaient donné cette main pareille aux autres. L'homme vit avec ses mains. La mienne avait appartenu à des générations de serfs. Elle avait rempli souvent sa solitude sur le culot brûlant d'une pipe après sa journée, sur le manche d'une hache dans des forêts pleines de neige. »

Cette page est d'un artiste. M. Navel nous dit quelque part qu'il n'a guère fréquenté l'école, cette autre prison ; mais, au cours de sa vie errante, il s'est nourri de lectures ; il nomme Epictète, Romain Rolland et Verlaine. Voilà de bons maîtres, à penser comme à écrire.

Roger GIRON.

